ANNÉE 1902-1903 — No. 2 — JANVIER 1903.

UNIVERSITÉ POPULAIRE LIBRE D'ALEXANDRIE.

Nous faisons appel à toutes les idées, à toutes les opinions, à toutes les croyances. Toutes, elles seront respectées.

REVUE des Cours et Conférences

SOMMAIRE:

Quelques lettres: MENOTTI GARIBALDI; E. DUCLAUX; GABRIEL SÉAILLES; ENRICO FERRI.
G. DEHERME: Les Universités Populaires et la Liberté.
A nos amis.
Dr. LATIS: Prelezione al corso sui Soccorsi d'Urgenza.
MADAME N. SIERRA: Tolstoï.
E. DUCLAUX: L'éducation des cellules.
AV. GUARNOTTA: Syllabus du cours de sociologie.
Chronique des Cours et Conférences.
Bibliographie.

Prix de la Livraison P. T. 4
Prix de l'Abonnement annuel P. T. 20

ALEXANDRIE

AU SIÈGE DE L'UNIVERSITÉ
Rue Sidi el Metwalli, 46

LIBRAIRIE L. SCHULER
Rue Chérif Pacha

TYPO-LITHOGRAPHIE V. PENASSON

COMPAGNIE FERMIÈRE

DE

l'Etablissement Thermal de VICHY

SOURCES DE L'ETAT:

Célestins, Grande-Grille, Hôpital, Hauterive-Etat.

Comprimés Vichy-Etat.

Sels Vichy-Etat pour bains.

Pastilles Vichy-Etat.

En vente dans toutes les Drogueries et Pharmacies

F. CHAINE, ALEXANDRIE

Agent Général pour toute l'Egypte.

VIN NOURRY

IODOTANÉ

Le meilleur moyen d'administrer l'Iode

DOSE { 0.05 d'Iode / 0.10 de Tanin } *par cuillerée à soupe.*

Succédané des Iodures et de l'Huile de Foie de Morue

LYMPHATISME

ANÉMIE

AMÉNORRHÉE

AFFECTIONS PULMONAIRES

F. COMAR & Fils, Paris, ET TOUTES PHARMACIES.

SANTAL CLIN

Remède Souverain,
le Seul absolument efficace contre les
Écoulements *anciens* ou *récents*
la **BLENNORRHAGIE**
et toutes les **Maladies** des **Voies urinaires**

Prendre de 8 à 12 Capsules Clin par jour.

Exiger les Véritables **CAPSULES DE SANTAL CLIN**

CLIN & COMAR, 20, Rue des Fossés-St-Jacques, PARIS
ET DANS LES PHARMACIES 731

F. CHAINE, ALEXANDRIE — Représentant pour toute l'Egypte.

En vente dans toutes les Drogueries et Pharmacies.

TONIQUE — RECONSTITUANT
FÉBRIFUGE

QUINA-LAROCHE

ÉLIXIR VINEUX — EXTRAIT COMPLET des 3 QUINQUINAS

LE MÊME
FERRUGINEUX :
Anémie,
Chlorose, Convalescences, etc.

Sept MÉDAILLES d'OR

PARIS
20, Rue des Fossés-St-Jacques
et dans les Pharmacies.

LE MÊME
PHOSPHATÉ :
Lymphatisme, Scrofule, 839
Développement osseux, etc.

SIROP et Pâte d' AUBERGIER au Lactucarium

Toux
Rhumes
Bronchites
Grippe (Influenza)

APPROBATION de l'ACADÉMIE de MÉDECINE
Le Sirop et la Pâte d'Aubergier sont employés avec efficacité dans la médication des Enfants. — PRIX DE LA BOITE DE PATE : 1 FR. 50.
DANS TOUTES LES PHARMACIES

F. CHAINE, ALEXANDRIE
Représentant pour toute l'Egypte.

En vente dans toutes les Drogueries et Pharmacies.

Luce Incandescente "AUER"

Bellantuono & Foleia

Impianti : Luce elettrica, Gaz e Washington, Campanelli Elettrici.
Microfoni, Accessori d'Impianti, Filtri Berkefeld.

FORNITORI DEL MUNICIPIO

Via Tewfick Pascià, No. 12 (dietro Châlons) — Telefono No. 110
ALESSANDRIA, Egitto.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

G. LASSAVE

— Rue de l'Ancienne Bourse —

ÉTABLISSEMENT MODERNE

conforme aux derniers perfectionnements de la science et de l'art

SPÉCIALITÉ

DE

Photographies au charbon en toutes couleurs

ET DE TOUT FORMAT

Agrandissements et Miniatures

Reproductions

Épreuves sur platine en différentes nuances

PHOTOGRAPHIES INDUSTRIELLES

PRIX SPÉCIAUX

pour les établissements scolaires, les administrations publiques ou privées, les groupes militaires, etc.

Travaux pour Amateurs et Leçons

Directeur des Ateliers: A. ERMINI

Prière de prendre rendez-vous pour les poses.

Librairie Générale

L. SCHULER

PAPETERIE — FOURNITURES DE BUREAU

ALEXANDRIE, ÉGYPTE

Dépôt du **PLAN OFFICIEL** de la **VILLE D'ALEXANDRIE.** — Prix en feuille, P.T. 20. — Sur toile et plié, P.T. 30.

Dépôt du **CODE DE L'ADMINISTRATION DES DOUANES.** — **Indispensable à tous les Négociants et Commissionnaires.**

Prix du volume relié en édition française P. T. 50.
do. do. arabe » 40.

Ouvrages de Banque — Bourse — Comptabilité
Jurisprudence — Médecine

— GRAND CHOIX DE LIVRES D'ÉTRENNES —
Français — Anglais — Allemands

— Christmas & New-Year cards —

Inscription permanente au **NOUVEAU DICTIONNAIRE LAROUSSE ILLUSTRÉ** en 7 volumes reliés.

LA MODE PRATIQUE.
LA VIE HEUREUSE. — LE CONSEIL DES FEMMES
publications féminines
spécialement recommandées à nos lectrices.

Année 1902-1903 — No. 2 — Janvier 1903.

UNIVERSITÉ POPULAIRE LIBRE D'ALEXANDRIE

Nous faisons appel à toutes les idées, à toutes les opinions, à toutes les croyances. Toutes, elles seront respectées.

QUELQUES LETTRES

En réponse à l'envoi de la Revue nous avons reçu les lettres et communications suivantes:

De Menotti Garibaldi:

Il Presidente
del
Consiglio Provinciale
di Roma

Roma, 5 Dicembre 1902.

Caro Signor Camerini,

Ho letto con vivo interesse il primo Bollettino pubblicato dall'Università di costì, che gentilmente mi avete favorito: ne apprezzo altamente il nobile intento e, se il mio modesto giudizio può esserle utile, abbiatevelo interamente di plauso.

Tutto quanto operano i nostri connazionali all'estero per mantenere alto il decoro della Patria, è degno di encomio, ed il Comitato che voi rappresentate, merita, a preferenza, la gratitudine d'ogni buon italiano.

I sacrifici sostenuti, il sangue generoso versato per l'unità e grandezza d'Italia, non ci hanno fatto ancora raggiungere l'ideale al quale mirammo sempre, nè conquistare all'estero il posto fra le nazioni più civilizzate: combattiamo adunque, con tutte le forze, l'ignoranza, la superstizione, i pregiudizi, gli eterni nostri nemici, sino alla completa vittoria.

Compiacetevi di fare per me i saluti ai componenti il patriottico Comitato e credermi

Vostro affezionatissimo
Menotti Garibaldi.

De M. E. Duclaux, membre de l'Institut de France (Académie des Sciences), Directeur de l'Institut Pasteur:

Paris, le 25 Novembre 1902.

MONSIEUR,

Il m'est très facile et très agréable de vous autoriser à reproduire cette petite conférence sur « l'Education des cellules. » Il me l'est beaucoup moins de vous écrire un peu longuement. Voilà près d'un an que je suis malade et obligé à beaucoup de ménagements.

Il faut que je ne regarde plus que de loin ce grand mouvement des Université populaires, dans lequel l'œuvre que vous avez entreprise à Alexandrie a une si belle place, si j'en juge par votre Bulletin.

Laissez-moi vous en féliciter, et croyez-moi, malgré mon silence, votre cordialement dévoué,

E. DUCLAUX.

*
* *

De M. Gabriel Séailles, Professeur à la Sorbonne:

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DES LETTRES

Paris, 26 Novembre 1902.

MONSIEUR,

J'ai reçu le Bulletin que vous avez bien voulu m'envoyer. J'ai lu les statuts de l'Université Populaire Libre d'Alexandrie. J'ai lu aussi la remarquable conférence de M. de Beaupuis sur l'*Enseignement professionnel.*

J'ai été heureux d'y voir confirmer cette idée que tout homme peut trouver dans la pleine intelligence de son métier une culture générale qui l'associe au grand mouvement de la pensée humaine.

Comprendre son propre travail, ce qu'il suppose, ce qui le

relie à l'universalité du travail humain, c'est tout à la fois se rendre plus capable de l'accomplir, le relever à ses propres yeux, fortifier son esprit en étendant ses connaissances, prendre conscience de la solidarité qui donne une valeur et une dignité aux besognes les plus humbles.

Je ne connais pas assez votre ville, ses besoins, pour me permettre de vous donner un conseil, mais je suis sûr, comme vous, qu'il n'est pas un lieu sur la terre où il ne soit sage d'éclairer les hommes et de justifier leur prétention de se définir des animaux raisonnables.

L'humanité ne se réalisera sur la planète que le jour où elle sera réalisée en chacun des individus qui en sont les éléments intégrants. Qui travaille sur soi travaille pour tous.

Vous me demandez de publier une de mes conférences; je serai très heureux de m'associer ainsi à votre œuvre et je vous prie de croire à mes sentiments de cordial dévouement.

GABRIEL SÉAILLES.

* * *

De M. Enrico Ferri, professeur à l'Université de Rome, Député au Parlement italien :

Messina, 30 Novembre 1902.

EGREGI SIGNORI,

Ricevo qui dove sono per grave causa, una copia del loro primo Bollettino.

Ringraziando codesto benemerito Comitato per il cortese invio, mi rallegro per la nobile iniziativa, che auguro feconda di buoni resultati per il trionfo della scienza e della libertà.

E mi è grata l'occasione per dirmi

devotissimo

ENRICO FERRI.

LES UNIVERSITÉS POPULAIRES
ET LA LIBERTÉ

M. G. Deherme, le fondateur des Universités populaires en France, a bien voulu nous envoyer l'article suivant en réponse à l'envoi de notre Revue.

Les Universités populaires se sont affirmées — en dehors des partis, des doctrines, des croyances — comme des coopérations d'idées, de sentiments et de volontés. Une doctrine pour le peuple, la science pour le peuple, Dieu pour le peuple — c'est contre cette hypocrisie qu'elles vont.

Ce n'est pas, on l'entend bien, sans heurter des préjugés. Des socialistes comme M. Paul Brousse, par exemple, leur voudraient des programmes « conçus de manière à former un tout complet, une doctrine scientifique à la portée des simples qui remplacerait pour eux la doctrine religieuse à laquelle ils ne peuvent plus croire. » Je proteste. Les Universités populaires n'ont pas à travailler pour l'unité de l'esprit humain. Les faits connus ne seront jamais que très peu de choses, en face de ce qui restera toujours à connaître — et l'esprit humain ne se laissera jamais contenir dans ces limites étroites. Toujours il cherchera à s'en évader, — et c'est sa gloire.

D'ailleurs les phénomènes que nous croyons les mieux étudiés, nous ne les connaissons que par rapport à nous, à ce que nous sommes. Or nous ne savons pas pourquoi nous sommes cela.

Il n'y a pas de systèmes vrais. Un système n'est que quelques vérités provisoires reliées par des erreurs définitives, et quelquefois par des mensonges. L'unité n'est pas à chercher dans la pensée, qui est variée, complexe, infiniment mobile ; ni dans les subjectifs aperçus que nous pouvons avoir un instant sur les phénomènes, ni dans leurs rapports quand nous les avons découverts.

Cette unité-là est un absolutisme qui ne s'impose que par la force. L'Eglise Catholique y a échoué, d'ailleurs. La conscience de plus en plus claire que nous avons du relativisme, — la grande conquête du siècle dernier — la condamne définitivement. La raison ne se comprime point. Il n'y a que des raisonneurs qu'on baillonne ou qu'on assassine.

L'Université populaire est donc pour la liberté. La science, c'est notre volonté. La vérité se fait. Le monde est ce que nous voulons. Ce ne sont pas des psittacismes de cuistres qui constituent la science. Elle est une création originale de notre pensée. Ceux qui réduisent les choses à leurs microcosmes croient les contenir : on ne les domine qu'en les libérant.

L'unité organique que nous avons à réaliser est dans l'action. Il n'importe pas, pour être fortement solidarisés dans une coopérative, d'avoir tous la même opinion sur l'affaire Dreyfus. Les motifs d'agir changent pour chaque individu, et ils doivent être infiniment variés pour que tous puissent concourir à l'action, dans la joie de liberté.

Les Universités populaires, vraiment, ont commencé une révolution formidable. Les vieilles méthodes, les plans mécaniques d'enseignement, le patronage, la philanthropie, la « science à la portée des simples, » la vérité dosée, calamistrée, habillée, avec un beau tablier blanc et un coquet bonnet — prête à servir le Maître — cela on n'en veut plus! C'est toute la pensée humaine qu'on veut illuminer, pour l'aimer dans toutes ses formes, l'applaudir pour son prodigieux effort et partager ses espoirs infinis.

Le sectarisme est mort : il faut se résigner à la liberté et à la raison. Le peuple a les pièces en mains, et il ne les lâchera plus. Il veut tout voir par lui-même, et juger. Il congédie les traducteurs qui sont les trahisseurs, les médiums de l'Inconnaissable. Il entend rester seul, le cœur d'aplomb, le regard clair, devant le Sphinx éternel. Il est bien décidé à n'être plus dupe. On en doute? Comparez donc la vie intime, toujours renouvelée,

joyeuse et féconde de l'Université populaire initiale, *la Coopération des idées*, où l'on a fait toute liberté, à celle de prétendues Universités populaires, tombées déjà ou chancelantes, où l'on en est resté aux plans d'études, au prosélytisme des églises croulantes et des vieux partis qui s'en vont : cela est aussi concluant qu'il sied.

Aussi ce n'est pas le titre qu'elles prennent qui fait les Universités populaires et leur force de vivre. C'est qu'elles sont d'affranchissement, qu'elles sont sociales et non sectaires, qu'elles se refusent à restreindre la pensée humaine à un type. Elles veulent, au contraire, développer la pensée dans tous les sens, dans toutes les variétés et la faire plus riche encore, et par là plus féconde. L'union des semblables est stérile, et nous voulons la vie génitrice.

Sans doute c'est d'abord le chaos. Mais le grandiose chaos de la germination, fait de la spontanéité bouillonnante, toujours en mal d'enfanter et de l'impétuosité créatrice de la liberté.

Lorsqu'il crée, l'homme, serf inconscient de ses atavismes, croit qu'il blasphème, et, tremblant, il se hâte de renoncer, de renier son orgueilleuse affirmation et de biffer le mot sacré qu'il avait écrit au livre du Destin. Ce qui subsiste de son œuvre, il le diminue, le ramène en arrière ; il le prostitue à ses vieilles et chères erreurs. Il est d'ailleurs réputé grand révolutionnaire devant le monde lorsqu'il a l'audace d'en conserver la carcasse et de ne point trop déranger l'harmonie de la draperie qui garde encore l'aspect des formes nouvelles qu'elle moulait, dissimulant ainsi l'infâme décomposition intérieure, le renoncement honteux à l'idéal. Nous gardons la vanité puérile de nos sépulcres blanchis.

Ainsi nous sommes, plus comédiens que dieux, par lâcheté. Nous tremblons de notre propre volonté, la liberté nous donne le vertige, nous blémissons d'horreur devant l'inconnu, et nous sommes poignés d'angoisse devant le produit de notre génie.

Et voilà pourquoi les Universités populaires n'ont pas donné

encore tout ce qu'on en pouvait attendre, pourquoi la plupart n'ont pas su conserver leur caractère, maintenir leur hautaine résolution d'être des maisons de liberté.

Allons ! Nous sommes des hommes. Buvons donc le vin généreux de l'idéal, et bâtissons notre rêve dominateur, indestructible, sans la ridicule crainte que des fantômes falots viennent en desceller les pierres pour nous écraser. Prométhée atteste l'antiquité de nos frayeurs ; mais il est un mythe. Nous pouvons ce que nous voulons. Rien n'est au dessus de nous pour contrarier notre vouloir et nous en châtier. Pétrissons le monde en beauté. Il nous dispensera de l'énergie pour le dompter et de la force pour le grandir.

G. DEHERME.

A NOS AMIS

L'Université est une œuvre de solidarité. Elle cherche au moyen de la science et par la liberté à créer un milieu moral plus élevé. Elle a recours à tous ceux qui pensent; elle fait appel à tous ceux qui agissent.

Elle a institué des cours, tous d'un intérêt pratique incontestable pour la jeunesse d'Alexandrie.

Les cours de comptabilité supérieure, de comptabilité élémentaire, de sténographie, de langue et de littérature françaises, de langues italienne et anglaise, de géométrie élémentaire, etc. etc. répondent à des besoins immédiats.

Il faut que les amis de l'instruction fassent une propagande active pour que les jeunes gens suivent cet enseignement confié à des professeurs qui tous ont fait leurs preuves.

L'Université offre *gratuitement* à tous un enseignement que des personnes riches pourraient seules donner à leurs enfants.

Les chefs de maisons de commerce et de banque ont un intérêt évident à pousser leurs jeunes employés à s'inscrire. Ils peuvent venir eux-mêmes se rendre compte de notre fonctionnement. Les portes sont largement ouvertes.

A côté des cours commerciaux et des cours de langues, d'autres cours, également libres, sont ouverts ou vont s'ouvrir. Ils répondent à d'autres préoccupations.

Des conférences sur des sujets variés sont faites chaque semaine par des hommes de bonne volonté.

Chacun enseigne ce qu'il sait et dit ce qu'il pense, sous sa propre responsabilité.

La salle de lecture est très fréquentée, mais toutes les personnes qui reçoivent des journaux d'Europe pourraient utilement les envoyer au secrétariat après les avoir lus.

La bibliothèque est trop pauvre et l'Université adresse un nouvel appel pour l'enrichir.

Elle manque notamment d'encyclopédies et de dictionnaires, de livres d'histoire, de géographie et des grands classiques italiens et français.

Pour les journaux le secrétariat les reçoit tous, à la condition qu'ils circulent librement dans les pays dont ils proviennent; pour les livres nous ne faisons pas plus de distinction que pour les journaux.

Chaque lecteur doit se faire à lui-même son opinion; il est bon qu'il ait sous les yeux le pour et le contre sur chaque question.

Tout cela constitue un foyer de lumières qu'il faut sans cesse entretenir.

Comme l'Université est à tous ses adhérents, et même à tous ceux qui la fréquentent, nous avons l'espoir que chacun comprendra qu'il doit rendre un service quelconque sous une forme quelconque :

Recrutement des adhérents; assistance aux cours et aux conférences; dons de journaux, de livres et d'objets d'art, (portraits, bustes, reproductions de chefs d'œuvre de tous les temps); instruments de physique; etc. etc.

Il n'est pas besoin d'ajouter que la propagande pour cette Revue des cours et des conférences, qui a été accueillie avec tant de faveur, est un devoir.

*
* *

A ce sujet nous devons une explication à nos adhérents.

Les fonds nécessaires à cette publication ont été faits par un certain nombre de nos amis. Les uns ont souscrit des abonnements; les autres ont fourni de la publicité.

Nos annonces sont une preuve nouvelle de solidarité de la part de ceux qui nous les fournissent, et à ce titre, nous avons

le devoir de recommander à nos lecteurs les maisons dont nous donnons l'énumération sur nos pages de publicité.

Nous remercions tout particulièrement MM. L. Schuler, Chaine, Max Fischer, Lassave, Nessler, Bellantuono et Folcia, Marcus, d'avoir bien voulu coopérer sous cette forme à cette publication.

Quand nous aurons un excédent de recettes, nous le consacrerons à améliorer et à compléter cette Revue.

Les cours commerciaux sont organisés avec le concours de l'Association de secours mutuels des Employés d'Alexandrie qui a bien voulu allouer à l'Université une somme de mille francs à titre de subvention pouvant être renouvelée.

L'Alliance française dont le président honoraire est M. Pierre Girard, consul de France, et le président effectif M. Padoa bey, a alloué au comité une somme annuelle de 300 francs pour les cours de langue française.

La Dante Alighieri a décidé d'instituer à l'Université un cours de littérature italienne et un cours de sociologie.

PRELEZIONE AL CORSO

SUI

SOCCORSI D'URGENZA

fatta dal Dott. LATIS

il 17 Novembre 1902.

Quanti che soccorsi in tempo potrebbero essere salvati, muoiono vittime di un infortunio o, quel che forse è peggio, rimangono gravemente deformati per tutta la vita!

È una riflessione che avrete fatto probabilmente tutti almeno una volta in vita vostra trovandovi impotenti a prestare un soccorso utile a qualche sfortunato, vittima di un trauma o colto da un malore improvviso.

Molti nemmeno ci pensano, quando vedono trasportare la vittima di un accidente, che a quella esistenza se ne attaccano altre, che probabilmente una vecchia madre l'aspettava ansiosa e rimarrà domani senza pane o una moglie infelice dovrà rompersi le mani a un lavoro indefesso per mantenere i figli ed il marito reso inabile al lavoro.

Chi ha cuore non può non aver provato il senso angoscioso della propria impotenza a soccorrere un disgraziato!

E voi, o madri, non ricordate lo strazio e l'angoscia di veder un bimbo ferito o con un ferro, o con un vetro o per una caduta, perdere il sangue a fiotti: e contare i minuti dell'attesa del medico! Mentre vi sarebbe così facile poter arrestare provvisoriamente l'emorragia, anche se forte, conoscendo il corso dei vasi sanguigni. O non sarebbe bello e nobile di mettersi tutti in grado di aiutare queste vittime infelici apprestando loro i primi soccorsi che sono della massima importanza!

Perchè una emorragia a tempo frenata può non essere mortale o non dare altre conseguenze gravi.

Vi cito ad esempio un fatto riportato dal Trattato d'Anatomia dell'Hyrtl dal Dr. Torella nella sua bella conferenza tenuta nel 1884 a Venezia sui Soccorsi Sanitarii immediati:

« Uno studente di Praga, andando a passeggio, distaccò un ramo da un salice, e, per farne un bastoncino, lo strisciava sotto il tagliente di un coltello da tasca, che premeva sulla coscia. In quel momento un compagno inavvedutamente lo urtò e il coltello penetrò nella coscia, recidendo l'arteria femorale. L'emorragia fu tale che il povero ferito, prima che giungessero dei soccorsi, era cadavere ».

Or parrà anche a voi evidente, soggiunge il Torella, che se quegli studenti avessero conosciuto il corso dell'arteria femorale come senza dubbio conoscevano il corso dei principali fiumi dell'Asia e dell'America, avrebbero potuto comprimere l'arteria al disopra della ferita e salvare quella giovane esistenza da una fine tanto inaspettata.

Senza essere immediatamente mortale, la perdita di sangue può debilitare notevolmente l'individuo e preparare così un terreno più adatto a una infezione con tutte le sue conseguenze.

Circa un anno fa ho veduto un giovinetto di 16 anni che cadde sotto un tram e riportò una gravissima ferita al piede destro. Dal luogo dell'accidente fu trasportato al più vicino caracol dove dovette aspettare più di un'ora per essere portato all'Ospedale: in tutto questo tempo perdette un'enorme quantità di sangue. Benchè curato poi in seguito nel modo migliore, finì col soccombere ad una infezione generale.

Senza arrivare fino alla morte, purtroppo abbastanza spesso soccorsi ritardati o male intesi e apprestati a controsenso aggravano una lesione per sè stessa piccola e rendono poi necessarie delle mutilazioni. Quante volte invece un soccorso pronto e intelligente, anche se si tratta di lesioni gravi, basta per risparmiare il sacrificio di un membro.

Una ferita anche minima può infettarsi o, senza divenire mortale, può esser fonte di grandi guai o almeno almeno tener malato un individuo per settimane o per giorni. E pensare che non sarebbe poi tanto difficile ovviare a questi malanni, baste-

rebbe pulire la ferita subito con una soluzione disinfettante qualunque. Son cose semplici, semplicissime; soltanto bisogna saperle.

Appena successa una disgrazia, molti, spinti spesso unicamente dalla curiosità o per poter dire ai conoscenti che si trovavano sul luogo e che hanno fatto qualche cosa, fanno ressa intorno al paziente e impediscono di avvicinarsi a quelli che potrebbero soccorrerlo.

Voglio essere più ottimista, voglio ammettere che il sentimento che li spinge ad affollarsi intorno al paziente è di pietà vera, è di rendersi utili. Ma se non sanno quello che debbono fare, come potranno aiutarlo?

E quella povera vittima! Se cosciente, non deve certo trovarsi molto bene al vedersi intorno una quantità di faccie sconosciute, agitate, ansiose; uno grida ad alta voce imprecando contro chi non ne ha nessuna colpa, maledicendo al progresso (il progresso è sempre il capro espiatorio): uno dà consigli perchè l'amico del fratello di un lontano parente s'è trovato in un caso analogo, un altro grida vicino al paziente che certo non la scapperà, o, se anche la scapperà, sarà rovinato per sempre. Se poi si trova sul luogo un barbiere, il cocchiere di un medico, un aspirante farmacista, un negoziante di oggetti di chirurgia, il parente di una levatrice, allora sì che i consigli piovono, e che consigli!!!

E non solo nelle strade, ma anche nelle scuole, nelle case si verifica questo accorrere di gente affannosa: da ogni piano sbucano donne e bimbi e, se la casa è di parecchi piani, ben presto la stanza è piena. Si fanno tutti intorno alla vittima, ognuno dà un parere: qualcuno ha già chiuso le finestre (hanno sempre gran paura dell'aria) e ben presto l'atmosfera diviene ammorbante. Qualcuno vi grida che tanto l'individuo è andato, che è inutile farlo soffrire: altri propongono rimedii e qualche volta stranissimi: e intanto si perde un tempo prezioso.

Questa, o signori, è la folla — e voi tutti, se riandate ai vostri ricordi, potrete convenire che non esagero, anzi attenuo forse. Come vedete, questa folla, il più delle volte è dannosa al ferito

e non si può eliminare: al menomo incidente che si verifica avrete quasi sempre visto che in men che non si dica accorre una quantità di gente: e non si capisce come abbia potuto radunarsene tanta.

Mi ricordo sempre di un bell'umore che volle un giorno mostrare ad un suo amico quanto sia facile formare un attruppamento: cominciò col mostrargli col dito un punto qualunque, poi si mise a parlargli concitato: dopo pochi minuti si fermano 2 o 3 oziosi, poi 20, poi 30, poi 50 e credo finirono coll'accorrere anche i pompieri.

Se però è ben diretta, la folla, invece di essere dannosa, diventa utile. Occorre dunque chi sappia dirigerla e non sempre può trovarsi un medico sul luogo.

Se la conoscenza del corpo umano e consecutivamente almeno le prime nozioni per conservarlo, diverrà patrimonio non solo dei medici e dei naturalisti, ma anche di profani volonterosi, molto più facilmente potrà trovarsi nella folla qualcuno che possa dirigerla e apprestare soccorsi utili alla vittima.

Non intendo con questo che ognuno debba essere un anatomico, che ognuno debba conoscere a perfezione quei mille e mille piccoli dettagli che costituiscono la scienza anatomica e fisiologica. Ma sappiate almeno quante ossa vi sono in un braccio, in una gamba, che i movimenti sono eseguiti dai muscoli dietro l'impulso dei nervi, che vi sono organi per nutrirsi, per digerire, per respirare, per vedere, udire, toccare, odorare, gustare: che esistono vasi sanguigni e dove sono i tronchi più grossi ed importanti.

Gli empirici in questo vi possono ammaestrare: il *Correspondant Médical* parla di una famiglia che esiste ancora a Remiremont, certi Fleurot che di padre in figlio praticano da due secoli l'arte di guarire le fratture e le lussazioni. Ebbene, i giovani si esercitano su una specie di fantoccio a riunire le ossa separate. Come vedete, esiste in loro l'idea di conoscere se non altro lo scheletro; è cosa imperfetta, è cosa monca, ma è sempre qualcosa.

Ma io vi cito questi esempi di altri paesi, e qui non abbiamo i « megabber »? Esistono di questi megabber specialisti per la riduzione delle lussazioni, delle fratture, per la riduzione delle ernie.

E perchè sono nati, hanno potuto prosperare, e ancora se ne trovano? Ma semplicemente perchè il pubblico ne sentiva il bisogno; perchè il numero dei sanitarii non era sufficiente e bisognava pure che i malati venissero curati da qualcuno. Naturalmente vennero poi gli abusi: gli empirici vollero spingersi tropp'oltre, vollero far troppo e fecero male. E ancora si fossero tutti istruiti in quella branca che volevano professare: purtroppo la maggior parte non sentì questo bisogno. Perchè uno era figlio di un buon riduttore di lussazioni, non trovò più necessario di studiare i rapporti delle varie ossa fra loro; un altro non si occupò più di studiare il meccanismo di produzione di un'ernia, e così per altri curatori speciali di altre malattie. E questo si verificò anche perchè col progredire della civilizzazione, aumentando il numero dei medici e degli studiosi, la conoscenza del corpo umano, e consecutivamente il modo di curarlo, si limitò a questi.

Avviene però questo fatto curioso che mentre, come vi dicevo, la conoscenza del corpo umano resta patrimonio di pochissimi, tutti vogliono curarlo e far da medici. E con che sicurezza vi dànno consigli: e credete che abbiano bisogno di vedere il malato per curarlo? Ma che! anche a distanza, basta il racconto di qualche sintomo riportato alla bell'e meglio, e loro vi guariscono subito la malattia.

In un manualetto di Ligorio e Banchi, *Il medico di sè stesso*, trovo un aneddoto molto caratteristico: è intitolato: *La professione più facile*.

« Il buffone d'un vicerè di Napoli venne a parole col medico di corte e, riscaldandosi nella discussione, ebbe a dirgli che del resto non ci voleva gran merito a esercitare una professione così facile.

« A queste parole tutti protestarono, ma il buffone s'impegnò di provare il suo asserto. La mattina seguente uscì di

casa tenendo in bocca una mela, in modo da far credere di avere enormemente gonfiata la guancia. Strada facendo incontrò un ciabattino col quale si lagnò di soffrire assai e questi tosto gli offerse di curarlo con un rimedio miracoloso conosciuto dalla moglie. E quanti incontrò per via nell'andare a palazzo tutti gli offersero di guarirlo con medicamenti l'uno più miracoloso dell'altro. Arrivato in presenza del vicerè, anche questi gli consigliò come sicuro rimedio non so che olla podrida dei suoi paesi. Il buffone allora si levò la mela di bocca e, sganasciandosi dalle risa, disse: — Vedete, Altezza, quanto avevo ragione nell'affermare che la professione del medico è la più facile! Dal primo che ho incontrato, un ciabattino, fino ad arrivare a Vostra Altezza, almeno 20 persone mi hanno insegnato rimedii uno più sicuro dell'altro e nessuna di queste persone era medico ».

Quest'aneddoto rispecchia con grande evidenza quello che succede tutti i giorni e ognuno di voi può divertirsi a rifare la prova del buffone di Napoli. Quel che è certo è che questa insana mania, sparsa purtroppo in ogni ceto, di voler consigliare rimedii a torto e a traverso, è fonte assai spesso di serii guai.

Non vogliate dunque troppo: limitatevi allo studio della struttura e delle funzioni del corpo umano, vi ripeto, non da anatomici e da fisiologi, ma quel tanto che basta per farvi un'idea del come è composto e come funzioni. E allora vi metterete in grado di prestargli al caso occorrente quel soccorso immediato tanto utile e tanto necessario e che, razionalmente applicato, faciliterà di tanto il còmpito del medico e contribuirà così efficacemente alla conservazione di un organo e di un'esistenza.

Abbiamo già fatto un primo passo col fondare l'Associazione dei Soccorsi d'Urgenza. Ed è con maggior piacere che mi accingo quest'anno a fare il mio corso perchè il seme ha germogliato: e tanto più mi fa piacere in quanto che l'iniziativa è partita da un operaio volonteroso ed intelligente, il signor Vasai, secondato da un gruppo di altri operai che hanno capito che sono naturalmente i più interessati perchè i più

esposti agli accidenti. Agli operai altri si sono uniti e così l'Associazione esiste: ora però ci resta da fare gli uomini, i soccorritori, quelli che sapranno apprestare un soccorso in attesa del medico.

Buona volontà non ne manca: abbiamo potuto constatarlo in quei benemeriti della squadra che ha prestato un così lodevole servizio alla Permanenza Italiana in occasione dell'epidemia colerica. E se altre Permanenze l'avessero richiesto, altri volonterosi sarebbero stati pronti per formare altre squadre di soccorso.

Dunque non vi resta che far lavorare un pochino le vostre intelligenze: vi dico un pochino perchè il corso sarà elementarissimo e sopratutto pratico. Una volta che vi sarete fatti un'idea del corpo umano, vedremo insieme come dovrete contenervi in presenza di un'emorragia, di una lussazione, di una frattura, di un avvelenamento o di qualche altro accidente. Vi troverete dinanzi ad un asfittico o per gaz mefitici o per annegamento? Conoscendo il meccanismo della respirazione normale, non avrete che a provocare questi movimenti e farete la respirazione artificiale. Vi troverete in un caso di emorragia? non farete che interrompere l'afflusso sanguigno in quel punto, a seconda dei casi, comprimendo direttamente o al disopra. E vi metterete in grado di saper trasportare un lussato, un fratturato, facendolo soffrire il meno possibile e non correrete il rischio di trasformare una frattura semplice in una complicata. Vi troverete in un caso di sincope determinata da diminuito afflusso sanguigno al cervello: capirete che è logico mettere l'infermo supino, colla testa al livello del tronco, o più bassa; mentre che in un caso di congestione, di emorragia cerebrale, vi conterrete nel modo diametralmente opposto, cercando cioè di favorire il deflusso del sangue dal capo. Non voglio continuare più oltre con esempi, e quando avrete qualche nozione vedrete quanto è semplice prestare un primo soccorso utile perchè non avrete a basarvi che sulla logica; ma bisogna conoscere almeno elementarmente come è costituita e come funzioni la macchina umana.

In parecchie grandi città d'Europa fioriscono associazioni per prestare soccorsi d'urgenza e rendono immensi servizii. In Inghilterra ad es. anche personaggi d'importanza e signore della migliore società appartengono ad associazioni di questo genere e sono fieri di poter meritare il titolo di *helper*, soccorritore, e vi sono perfino dei policemen che frequentano i corsi. In molti grandi centri industriali europei quasi in ogni opificio v'è qualque operaio che ha il suo diploma di soccorritore ed in un avvenire non lontano spero e credo che anche qui ogni stabilimento vorrà che qualcuno dei suoi operai sia in grado di soccorrere sè e gli altri in caso di un accidente. E così si avrà un nuovo impulso all'istruirsi e divenire utili a sè ed agli altri.

Mostriamo adunque che anche in Alessandria è possibile far qualcosa di buono: che non è poi vero che ogni buona iniziativa è destinata a cadere nell'oblio. Un po' di buona volontà, applicatevi una mezz'ora del giorno a istruirvi e renderete un gran servizio all'umanità e al progresso.

TOLSTOÏ.

Conférence faite par Madame N. SIERRA

le 26 Novembre 1902.

Je voudrais vous parler aujourd'hui de Tolstoï, le dernier des apôtres, dont le verbe puissant s'élève avec une si vaillante éloquence autour de nous, de ce Tolstoï qui excite de si violentes passions de haine et d'amour, d'admiration et de réprobation et que le penseur écoute, troublé d'impressions diverses, parmi lesquelles domine une certaine inquiétude. Car son œuvre, si belle par plusieurs côtés, se prête par d'autres à la critique et malgré des mérites incontestables elle effraie plus qu'elle ne console.

Dans la première partie de sa vie et de son œuvre Tolstoï ne se distingue de son entourage que par son extraordinaire talent de romancier. Gentilhomme riche et élégant, brillant officier, heureux mari et père d'une nombreuse famille, écrivain de premier ordre, il vit dans le monde et pour le monde sans se soucier de questions métaphysiques. Puis tout à coup la grâce l'éclaire et dès lors tout change pour lui.

Il nous a raconté lui-même ce qu'il appelle sa conversion lorsque, tourmenté du besoin impérieux de s'expliquer le pourquoi de la destinée humaine, il arriva presque au suicide et ne retrouva son équilibre moral qu'en s'appuyant sur l'Evangile qui devint son guide et son soutien, le phare lumineux de son existence. Persuadé d'avoir trouvé le mot de l'énigme, il n'eut plus de doutes, plus d'inquiétudes, il suivit résolument la nouvelle route qui s'ouvrait devant lui et accepta si consciencieusement les résultats de ses prémisses, qu'il en arriva à des conséquences exagérées — comme le remarque Alexandre Dumas fils dans la traduction française de *Plaisirs vicieux*, tout en le louant, quelque peu ironiquement, de cette logique paradoxale.

Les premiers livres du grand écrivain russe, *La Guerre et la Paix*, *Anna Karenine*, *les Cosaques*, sont des épopées grandioses, des histoires de guerre et d'amour d'un souffle puissant, d'une inspiration toujours pure et élevée. Mais dans ces œuvres géniales d'une si belle venue, l'auteur ne se propose pas autre chose que d'amuser, d'intéresser son lecteur, de le retenir et le captiver : c'est un romancier et rien de plus. Si ce romancier a des tendances moralisatrices, ce n'est ni plus ni moins que celles de tous les bons auteurs de tous les temps et de tous les pays, un Walter Scott et un Dickens, par exemple, un Victor Hugo et un Alexandre Dumas fils, un Manzoni.

Mais après sa conversion ce fut tout autre chose : dès lors il n'écrivit plus que pour faire pénétrer sa foi dans les âmes, pour y jeter la bonne semence ; il ne fut plus un romancier, il fut un apôtre, un réformateur, un prophète.

La *Sonate à Kreutzer* marque sa première œuvre en ce sens : c'est elle qui a mis son nom à part parmi ceux de ses confrères. Aussi est-ce du Tolstoï qui commence à cette œuvre-là que je désire m'entretenir aujourd'hui avec vous, car c'est à celui-là seul qu'on fait allusion, quand on en parle et qu'on le discute.

La *Sonate à Kreutzer* est l'histoire d'un mari jaloux qui, arrivé au paroxysme de sa fatale passion, tue sa femme dans un moment de véritable folie. Jaloux avant la lettre, quand rien, absolument rien, ne donnait de prise à ses soupçons, il est dévoré dès la première heure par la crainte d'être trompé et quoique à plusieurs reprises il ait dû reconnaître la fausseté de ses suppositions, il y retombe sans cesse. Le plus petit, le plus futile prétexte suffit pour produire la catastrophe finale, et quoiqu'il ignore absolument si sa femme lui a été infidèle — même après son crime et quoique le jury l'ait acquitté il n'en a aucune preuve — il la tue à coups de poignard.

L'histoire de ce malheureux mariage et de la tragédie qui le termine, est racontée par l'assassin lui-même ; et de sa bouche, la bouche de ce dangereux monomane, sortent des sentences quelquefois justes, plus souvent paradoxales. Si le lecteur était laissé libre de les considérer comme l'expression des idées de Posdnicheff, il aurait vite fait de séparer le bon grain de l'ivraie.

Mais Tolstoï ne le permet pas, il signe le livre et il endosse toute la responsabilité des élucubrations de ce cerveau malade ; il a même soin — dans un article paru peu de temps après sous le titre : Des relations des sexes — de retourner sur le sujet et de confirmer les opinions émises dans la *Sonate à Kreutzer*. Il ne nous reste donc qu'à les accepter en bloc ou plutôt à les discuter.

Arrêtons-nous donc à cette *Sonate à Kreutzer* qui marque une étape si caractéristique dans la carrière du grand écrivain russe.

Posdnicheff s'est marié à 30 ans, après une jeunesse ni meilleure ni pire que celle de la plupart de ses contemporains en général — il est riche, noble, très-bien posé dans le monde.— Cette jeunesse, touché de la grâce après son crime, il l'abhorre et la maudit, il l'accuse de tout le mal. Car à son avis il aurait dû, lors de son mariage, être aussi pur que sa fiancée, et le fait d'avoir aimé d'autres femmes, en faisant de lui un voluptueux, a ajouté un élément morbide à sa jalousie instinctive. A cette première cause de malheur s'en ajoute une autre : il s'est marié par amour. Or, Posdnicheff — et Tolstoï avec lui — n'aime pas l'amour ; il le considère toujours comme une bassesse, une déchéance. Il a soin, en répétant le mot de S. Mathieu : « Tout homme qui regarde la femme avec volupté commet l'adultère », d'ajouter ce commentaire : « Même sa propre femme ».

La nouvelle mariée est jeune, 18 ans à peine, jolie, gracieuse, élégante et pleine d'entrain et de vivacité ; toutes choses qui naturellement alimentent la jalousie du mari. L'accord ne dure guère entre eux, ils se chamaillent sans cesse, à propos de rien, et Posdnicheff attribue cet état de discorde à leur amour même, cette honteuse complicité ! Cependant une circonstance met pour quelque temps une sourdine aux soupçons du monomane : la naissance successive de six enfants que la mère nourrit elle-même. Il reconnaît qu'une femme ainsi occupée n'a guère de temps à perdre pour des intrigues amoureuses. Mais les enfants sont une nouvelle cause de discorde entre ces deux époux, le père reproche à la mère de les aimer trop, de se pré-

occuper trop de leur santé, de leur bien-être, de leur bonheur; et surtout d'appeler trop souvent à son aide les médecins qu'il déteste cordialement et traite couramment de canailles. Il leur reproche, aux médecins, de s'occuper du corps au détriment de l'âme, et il a, à cet effet, des phrases comme celles-ci : « Les femmes avaient dans le vieux temps, cette croyance, que Dieu a donné, Dieu a repris, que l'âme du petit ange va au ciel, qu'il vaut mieux mourir innocent que mourir dans le péché. Si elles avaient la foi, elles sauraient que les scarlatines etc. ne sont pas si terribles, puisqu'elles ne peuvent pas troubler ce que l'homme peut et doit aimer : l'âme. Il n'en peut résulter que ce que personne de nous ne peut éviter, la maladie et la mort. Sans la foi en Dieu elles n'aiment que physiquement et toute leur énergie est concentrée à conserver la vie ».

Etrange reproche à faire à une mère de vouloir conserver la vie de ses enfants !

Là-dessus paraît, après plusieurs années de mariage, non pas l'amant, mais celui qui pourrait le devenir. C'est un artiste, il fait de la musique avec Mr. Posdnicheff, c'en est assez pour arrêter les soupçons du dangereux monomane qui voit rouge et qui tue.

Les pages dans lesquelles est racontée la catastrophe finale, comme tout le livre du reste et tout ce qui sort de cette plume magique, sont d'une beauté incomparable, la vie y palpite, les scènes, les situations y sont dessinées magistralement ; comme œuvre littéraire c'est parfait. Mais en tant que plaidoyer de la cause que l'auteur prétend défendre, c'est tout autre chose, et je me refuse absolument à le suivre aux conclusions où il veut nous mener.

Oui, c'est vrai, les mariages se concluent trop facilement, l'homme est souvent vicieux, la femme frivole et coquette, la vie sociale est pleine d'erreurs et d'écueils. Mais est-ce une raison pour dénigrer l'amour et le mariage et les tenir responsables des discordes de tous les époux mal assortis ? Est-ce une raison pour désapprouver les soins qu'une mère donne à ses enfants, sous prétexte que l'âme seule doit compter et qu'il ne faut pas les aimer physiquement ? Est-ce une raison pour pré-

tendre que les femmes vivent cloîtrées de crainte d'inspirer des désirs en ceux qui les regardent et d'éveiller par conséquent la jalousie de leurs maris ? Pour leur imposer le renoncement à toute élégance, toute distraction, presque tout bien-être ? En un mot, Tolstoï est-il autorisé, en se basant sur cette histoire d'un mari jaloux et assassin, de déclarer que le mariage est une déchéance, que l'idéal du vrai Chrétien est le célibat absolu, qu'on a tort de dire qu'il existe un mariage chrétien quand il existe tout au plus une manière chrétienne d'envisager le mariage, ce qui est tout autre chose ?

Non, cette charge à fond contre l'amour, attaqué ainsi dans sa dernière citadelle de légitimité, me semble un bien mauvais service à rendre à la société, au bonheur des hommes.

Mais le bonheur des hommes tel que nous l'entendons, ne tient guère à cœur à Tolstoï; son idéal, il vous le fait dire par Posdnicheff, c'est l'extinction de la race après une génération qui aurait vécu selon l'Evangile. Et pour rapprocher ce terme bienheureux il attaque, après l'amour, l'un après l'autre, les plaisirs, les jouissances, les distractions que l'homme s'est créés pour s'aider à passer cette pauvre existence. L'alcool, le tabac, l'art, la chasse, la pêche, le jeu, la nourriture grasse, tout tombe sous les coups de son anathème. Le plus petit verre de bordeaux à table, la plus petite cigarette, une soirée de théâtre, un flirt, un bifteck, tout lui porte outrage. Il voudrait l'homme exclusivement occupé du souci de son âme, se nourrissant de végétaux tout juste assez pour assouvir sa faim,— et encore il ne lui déplaît pas qu'il en sente quelquefois les morsures par esprit de pénitence; — il lui accorde pour tout bonheur l'exercice de la charité, pour toute distraction le travail, mais un travail lourd, fatigant qu'il appelle : le travail pour le pain.

« Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu es sorti », a dit Dieu à Adam en le chassant du Paradis terrestre. Et cette malédictiou, vieille de tant de milliers d'années, est encore en pleine vigueur aux yeux du philosophe russe. Il n'admet pas qu'il y ait prescription, que l'homme puisse s'affranchir de cette sévère sentence

et substituer le travail du cerveau à celui des muscles. Il déteste, il méprise le travail du cerveau, il le considère comme un mensonge, il traite de fainéants ceux qui s'y adonnent. Il dit même : « On pourra trouver, il est vrai, la justification de ce mensonge dans la doctrine perfide de la distribution du travail ». Ainsi la distribution du travail est à son avis une doctrine perfide ; pour lui le travail est un seul, le même pour tous ; celui qui donne le pain à la sueur du front, au sens précis, non figuré du mot. Labourer la terre, semer et récolter, filer et tisser des étoffes, en faire des vêtements, confectionner des chapeaux et des chaussures — et encore Tolstoï nous prouve par son exemple qu'on peut se passer de chapeaux et de chaussures — voilà ce qui s'appelle travailler. Quant au reste, affaires publiques et privées, professions libres, arts et sciences, c'est du temps perdu, pis encore, du temps mal employé.

Il admet si peu que l'homme puisse s'affranchir des fatalités qui pèsent sur lui, que dans son article sur le travail, il dit : « L'homme craint la mort et elle est cependant inévitable pour lui ; l'ignorance lui est plus favorable que la science et il est dévoré de curiosité ; il aime l'oisiveté et il voudrait satisfaire ses passions sans souffrance et sans ennui, et cependant le travail et la douleur sont la condition nécessaire de son existence ».

Triste constatation de la misère humaine pour laquelle l'apôtre russe n'a pas un mot de pitié, d'espoir ou d'encouragement !

Mais ce pessimisme est-il justifié ? — Oui, la mort est inévitable, mais combien ne peut-on, à force d'hygiène, de soins, de prévoyance, en retarder le terme et en protéger l'enfance et la jeunesse ? Oui, le travail est indispensable, mais combien ne peut-on en adoucir le poids en s'appuyant sur les forces de la nature asservies par la science ? Oui, la peine et la douleur sont le lot de l'humanité, mais combien ne pourrait-on, à force de bienveillance reciproque, de sagesse et de bonne volonté, en diminuer la somme ?

Mais Tolstoï refuse l'aide de le science, il ne dit pas seulement : « que l'ignorance est plus favorable à l'homme », mais il dit même ailleurs : « Pour ce qui est de l'instruction il serait

temps de cesser d'en parler comme d'un bonheur. Tout l'effet qu'elle produit c'est de rendre mauvais quatre-vingt-dix hommes sur cent. Quant à les rendre meilleurs elle en est absolument incapable ». Par cette abstention il barre donc la route à tout progrès, à toute amélioration dans notre destinée.

Jusqu'ici nous avons trouvé en Tolstoi un fervent religieux qui, comme tous les prédicateurs de carême, exhorte son auditoire au souci de l'âme, à l'oubli de la chair, à la pénitence, au dédain de la science profane. Nous allons voir tout à l'heure qu'il s'écarte de tous ses émules par des idées bien à lui, tellement personnelles que, loin d'être le soutien de l'Eglise, il en est un des adversaires les plus acharnés. Les deux articles qui contiennent plus spécialement sa doctrine: *l'Etat et l'Eglise*, *Ma profession de foi*, le montrent sous la figure d'un hérésiarque, d'un rebelle, mais avec les traits tout à la fois d'un Luther, d'un Savonarola, d'un Calvin et, d'un autre côté, d'un Servet et d'un Giordano Bruno, tant il unit à un ardent désir de réforme religieuse, un respect pour la liberté de conscience, une tolérance à toute épreuve.

Cependant la guerre qu'il a faite à l'Eglise de son pays n'a jamais été surpassée en véhémence et en portée par aucun de ses prédécesseurs, et, ce qui étonne le plus, c'est qu'il ait pu le faire impunément. Les choses qu'il a dites, les accusations qu'il a osé formuler l'eussent fait passer, au temps jadis, plutôt dix fois qu'une par la main du bourreau ; et même de nos jours il n'eût pas échappé à la torture, sous la forme d'une déportation en Sibérie, — cette Sibérie qu'il nous dépeint si bien en *Résurrection* — sans l'auréole qui éclaire son nom. Et cette auréole il la doit à deux des choses qu'il dédaigne le plus: l'art et la science. Son art de romancier, de conteur, car c'est l'auteur de la *Guerre et la Paix* et d'*Anna Karenine* qui protège si efficacement l'auteur de *l'Eglise et l'Etat* et de *Résurrection ;* la science qui par la presse, la vapeur et l'électricité a porté son nom au delà des frontières russes. Gare à lui si sa popularité mondiale n'eût fait reculer la réaction de son pays! Gare surtout s'il avait été un de ces

mougiks ignorants qu'il nous présente toujours comme des modèles à suivre !

Etrange contradiction de la destinée ! Cet homme instruit et éclairé préconise l'ignorance. Ce bon mari et père d'une nombreuse famille recommande le célibat, ce contempteur de l'art et de la science doit à l'art et à la science non seulement son salut, mais le fait même d'avoir pu accomplir son apostolat.

Mais cet apostolat, est-il un bien ou un mal ?

Pour répondre à cette question il nous faut d'abord connaître sa doctrine en lisant quelques extraits des deux articles dont je parlais tout à l'heure.

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT.

A Rome, nid de voleurs de grand chemin, solidement établis avec le temps, des hommes se sont enrichis, grâce au vol, au meurtre, aux violences de toutes sortes, et sont devenus si puissants, qu'ils ont subjugué des nations entières. Ces brigands et leurs descendants, conduits par des chefs comunément appelés Césars, ont tué et pillé des populations dans le but d'assouvir leurs passions.

L'un des héritiers de ces chefs de brigands, du nom de Constantin, ayant lu un grand nombre de livres, et satisfait ses passions par une vie de plaisirs, en arriva à cette conclusion : qu'il préférait certains dogmes chrétiens à ses anciennes croyances. Il donna en conséquence des ordres pour que cette croyance fût introduite et répandue dans le peuple sous sa domination.

Alors ceux dont le devoir était de faire ressortir les principaux dogmes du Christ, dirent à peu près ceci : Vous voulez vous appeler chrétiens et continuer en même temps à être un chef de voleurs, à frapper, à brûler, à faire la guerre, à vivre dans les débordements ..... ? Cela est assez faisable.

Ils ajustèrent donc le Christianisme à leurs besoins et à leurs vices, en l'arrangeant d'une manière si agréable, qu'on n'aurait pu faire mieux, y ajoutant et y retranchant avec tant d'ingéniosité que le peuple a pu se dire Chrétien en vivant en païen, sans se douter qu'il y avait contradiction entre sa profession de foi et ses actes.

Ce ne fut pas tout. Les Chrétiens alors bénirent et consacrèrent l'influence et le pouvoir de Constantin comme chef de brigands, déclarè-

rent qu'il était l'élu de Dieu et l'oignirent des saintes huiles. En échange Constantin de son côté organisa, au gré des Chrétiens, le recrutement du clergé; il régla la nature des rapports de chaque homme avec Dieu et ordonna que son décret fût lu et relu à chacun pour lui servir de guide.

Et chacun fut satisfait et le dogme ainsi arrangé et remanié a triomphé sur la terre, car d'autres chefs de brigands ont imité Constantin, ont introduit les mêmes dogmes chez leurs sujets, ont tous été oints en conséquence, toutes ces choses étant faites en obéissance à la volonté de Dieu. Toutes les fois qu'un scélérat a réussi à piller et à ravager, à tuer des milliers et des milliers d'hommes qui ne lui avaient jamais rien fait, on l'a pris et sacré solennellement, car c'était évidemment un homme de Dieu.

Tout cela a été fait par le clergé, c'est-à-dire par ceux qui étaient une des premières causes de ce dogme falsifié qui est prêché par l'Eglise. C'est l'union de la caste cléricale existant sous le nom d'Eglise avec cette forme de violence connue sous le nom de pouvoir temporel. Sous cet amas de sophismes il y a le fait brutal que ces mots : « Etat Chrétien » ont à peu près autant de signification que pourraient en avoir les termes de glace chaude ou glace brûlante. Il n'y a de possible qu'une seule de ces deux alternatives : ou bien il n'y a pas d'Etat, ou bien il n'y a pas de Christianisme. Donc la vraie religion peut exister partout, en tous lieux, excepté, bien entendu, là où manifestement une religion fausse tient les hommes sous le joug, c'est-à-dire lorsque domine la religion alliée à la violence, la religion d'Etat.

Les termes de religion orthodoxe, catholique, protestante, ne signifient rien autre chose que fausse religion.

MA PROFESSION DE FOI.

Comment éclairer les hommes et les préserver des tentations de la débauche quand nous en sommes empêchés par la violence? Comment arriver à la réalisation de la doctrine évangélique? Si des hommes me demandent de les protéger, ne dois-je pas prendre leur défense au risque même d'être obligé de recourir à la force? Dois-je demeurer dans cet état, même si l'on tue et si l'on torture devant moi des êtres humains?

Non, on ne doit pas employer la force pour secourir et défendre ses semblables, parce que le bien ne peut être accompli à l'aide de la violence, c'est-à-dire du mal.

Que dois-je faire, si devant mes yeux une mère bat sont enfant? Comment dois-je procéder dans ce cas? Me livrer à la violence vis-

à-vis de la mère? Je ne ferai pas disparaître ce qui la sépare de son enfant, je ne ferai que commettre une mauvaise action de plus qui m'éloignera d'elle.

Le commandement de ne pas tirer vengeance du mal ressort de l'Evangile dans son ensemble. Sans ce commandement la doctrine chrétienne, à mon avis, s'écroulerait en un instant.

Il est évident à mes yeux que si pour combattre un plus grand mal je me permettais la moindre violence, un autre viendrait qui prendrait à son tour la même liberté, puis un second, puis un troisième. Et ainsi des millions de violences isolées engendreraient à nouveau ce terrible fléau qui règne aujourd'hui et nous écrase.

Et si des Zoulous venaient chez moi pour massacrer mes enfants, la seule chose que je pourrais faire, ce serait de leur faire comprendre que cela est mal et ne saurait en aucune façon leur être profitable. Je chercherais à le leur faire comprendre tout en me soumettant, d'autant plus que je n'ai aucun intérêt à lutter contre les Zoulous. Ou bien ils me vaincront et ils seront encore plus cruels envers mes enfants, ou bien c'est moi qui les vaincrai et mes enfants n'en pourront pas moins mourir, dès le lendemain, dans d'épouvantables tortures. Je n'ai aucun intérêt à combattre, parce que en me soumettant je fais à coup sûr une bonne action, tandis qu'en résistant cette action ne peut avoir qu'un résultat douteux.

« Ne jugez pas afin que vous ne soyez pas jugés, ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés ». Ces paroles ne veulent pas dire seulement: « Ne jugez pas votre prochain en paroles », mais encore: Ne le condamnez pas par le fait, ne jugez pas votre prochain d'après vos lois humaines, par vos tribunaux. Vous vous imaginez que vos lois diminuent le mal, elles ne font que l'augmenter; il n'y a qu'un seul et unique moyen pour empêcher le mal, c'est de rendre le bien pour le mal, de faire le bien à tous, sans distinction.

Vous l'avez entendu, vous connaissez maintenant la doctrine de Tolstoï. D'un côté désapprobation absolue de la constitution actuelle de l'Église, désir ardent de retourner à la conception morale du Christianisme, de l'autre côté un esprit de tolérance poussé à l'extrême, jusqu'à faire de la maxime de la non résistance au mal, la pierre angulaire de son système; avec la

conséquence naturelle de l'abolition de l'État, du droit, des Tribunaux, en un mot de tout l'ordre social existant.

Laissez-moi vous dire tout de suite que je considère cette maxime comme dangereuse, inacceptable et néfaste.

La non resistance au mal! Supporter l'offense et l'oppression! Connaissez-vous rien de plus injuste et de plus pernicieux? Un plus mauvais conseil à donner et à suivre? Mais c'est tout simplement le triomphe du mal sur la terre, de la méchanceté! Gare à la société qui au lieu de s'opposer au mal de toutes ses forces, de le combattre toujours et partout, s'inclinât devant lui et lui laissât le champ libre! Gare surtout si à cette première erreur elle ajoutait la seconde, d'admettre que l'ignorance vaut mieux à l'homme que la science! — Et l'argument préféré de Tolstoï, celui qu'il répète à plusieurs reprises — l'inutilité et la cruauté des persécutions religieuses qui cependant avaient pour prétexte l'extirpation du mal de la terre — n'a aucune consistance. Car, dans ce cas, les méchants c'étaient eux, les persécuteurs, et c'est contre eux qu'auraient dû s'insurger les nations entières, et les combattre de toutes leurs forces et par tous les moyens!

Sur quoi compte-t-il donc, le réformateur d'Isnaia Poliana, pour régénérer le monde et le guérir des travers, des erreurs, des infamies de tous genres, qu'il est le premier à constater et à déplorer? Sur la conversion spontanée des puissants de la terre qui renonceraient volontairement à tous les droits acquis, devant la résignation passive de leurs subordonnés? Singulière illusion! Les forts et les puissants deviendront de plus en plus exigeants, les riches de plus en plus avides, les violents et les pervers de plus en plus impitoyables, car rien n'encourage et n'exaspère la tyrannie autant que l'impunité et l'absence de résistance! Et dans aucun temps, jamais, celui qui posséda un pouvoir, qu'il fût souverain ou chef de chiourme, général ou gendarme, ne s'en est dessaisi pour faire plaisir à ses administrés.

Tolstoï nous dit que, si le peuple refusait allégiance, s'il ne consentait plus à servir d'instrument de tyrannie en qualité de soldat, de sbire ou de bourreau, l'arme serait brisée entre les

mains des tyrans : cela est indéniable et hors de doute. Mais espère-t-il voir éclater d'un coup cette grève d'un nouveau genre dans toute la Russie, par exemple ? Et les premiers qui refuseraient obéissance que pourraient-ils faire si ce n'est augmenter le nombre des martyrs — comme nous le voyons du reste chaque jour ? — Mais admettons pour un moment que la propagande fût si bien faite qu'elle réussit à soulever la majorité de la population ; il resterait toujours une minorité réfractaire et celle-là aurait encore la prépondérance, car elle serait armée et la majorité ne le serait pas, car elle ferait usage de sa force et l'autre la laisserait faire. — Quant à supposer qu'il ne restât pas même une minorité disposée à prêter main forte à toute espèce de tyrannie, légale ou extra-légale, quand son intérêt serait en jeu et qu'elle en retirerait de grands avantages, Tolstoï même ne peut pas s'en flatter. Il sait trop bien que lorsqu'on s'adresse à l'interêt et à l'égoïsme on trouve toujours des hommes pour accomplir les plus basses et les plus viles besognes et que le bourreau même n'a jamais manqué de valets pour ses sinistres fonctions !

Mais vous l'avez déjà compris, Tolstoï est un anarchiste à base religieuse. Ce qu'il désire c'est une société basée sur l'Evangile, sans aucun autre code de lois, sans pouvoirs publics, sans Tribunaux, sans propriétés ; la communauté des biens, l'égalité absolue et le travail pour tous.

Or cette espèce d'anarchie n'est pas plus que toute autre, applicable à l'état actuel de notre société.

Certes les lois sont souvent, trop souvent injustes et cruelles, filles de la violence et de l'oppression ; l'Etat est souvent tyrannique et vexatoire, l'Eglise souvent superstitieuse et avide d'or et de puissance ; les distinctions sociales absurdes et arbitraires. Mais quand nous aurons reconnu tout cela nous devrons reconnaître également qu'il en est ainsi parceque les hommes l'ont voulu ainsi ; que ces lois, ces mœurs, ces coutumes, sont le fruit de la pensée humaine aux divers stages de son évolution. Les hommes qui ont commis ces erreurs sont à peu près les mêmes qui devraient les corriger aujourd'hui. Est-il raisonnable de supposer qu'incapables de formuler de sages

lignes de conduite quand ils avaient tout le loisir de les méditer, ils soient tout à coup capables de se conduire sagement dès que les lois qu'ils ont faites si mal seront abrogées et qu'ils se seront affranchis des freins qu'ils s'étaient imposés à eux-mêmes ? N'est-il pas plus naturel de supposer qu'ainsi qu'ils se sont trompés jusqu'ici, ils continueront à se tromper plus grossièrement encore dès qu'ils ne subiront plus aucune entrave à leurs passions, à leurs caprices, à leurs instincts ?

La nature humaine, il faut en convenir, est encline au mal et à la violence, et cela non par l'œuvre d'un esprit malin, de ce pauvre démon qu'il est si facile d'accuser de tous les méfaits des descendants d'Adam ; ni, comme le prétend Tolstoï avec tous les anarchistes, parce que l'organisation de notre société la pervertit ; mais parce que ainsi l'a façonnée, à sa première apparition sur la terre, la lutte pour l'existence.

Souvenez-vous quel triste animal est l'homme à ses débuts sur cette planète inhospitalière. Nu, faible et sans ressources, privé de poils pour se garantir contre les intempéries des saisons, de griffes, de cornes, de crocs aigus pour attaquer et se défendre, il est le plus déshérité des êtres, en butte à des souffrances sans nombre, à des dangers sans cesse renaissants. Echapper à la mort qui le guette de tous les côtés, se procurer la nourriture nécessaire, se mettre à l'abri du soleil qui le brûle, de la neige qui le glace, du vent et de la pluie, est le but suprême de tous ses efforts, son constant souci. Car il veut vivre, il veut conserver à tout prix cette misérable existence si peu digne d'être vécue. Et pour y parvenir toutes les armes sont bonnes, la ruse comme la violence, la force d'endurance comme la témérité. — Quelle place pouvaient trouver dans cet animal aux abois les sentiments que nous appelons humains, et qui ne sont au contraire que des qualités acquises, le fruit lentement mûri d'une longue civilisation ? Comment aurait-il soutenu cette lutte incessante si sa nature n'eût été aussi dure que le silex dont il aiguisait ses premières armes, aussi insensible que les éléments dont il était le jouet? Aussi son cœur est-il plein de haine; il hait les animaux féroces dont il est si souvent la proie ; il hait cette Nature marâtre qui le tourmente

sans cesse et qu'il adore, cependant, sous la forme d'esprits malfaisants qu'il faut se propitier par de sanglants sacrifices ; il hait surtout son semblable dans lequel il ne voit qu'un rival, un ennemi. Et le seul plaisir qu'il connaisse, le seul dont soit capable sa pauvre âme primitive, c'est de vaincre, de terrasser, d'écraser un être vivant, de se procurer le spectacle de ses souffrances, de lui infliger une longue et atroce agonie.

Il a fallu des siècles pour enseigner aux hommes qu'il leur convenait mieux de se considérer comme des alliés que comme des adversaires ; et même lorsque une voix autorisée, d'une douceur divine, vint leur dire qu'ils étaient frères, la leçon fut si mal comprise, qu'ils continuèrent, tout comme le passé, à s'entre-tuer et s'entre-torturer, au nom de ce même Maître qui proscrivait le meurtre et la violence.

Quelle société pouvait se former avec de pareils éléments ? Celle que nous connaissons, que nous avons suivie à travers l'histoire, une société faite de rapine et de fraude, de mauvaise foi et de férocité, dans laquelle la force prime le droit et tout être qui possède un pouvoir quelconque s'en sert pour opprimer ses semblables. Quelle suite ininterrompue d'horreurs nous transmettent les annales de tous les temps et de tous les pays !

Tolstoï reconnaît ces choses, il est le premier à déplorer la barbarie humaine. Mais il nous assure qu'elle est passée, que l'homme d'aujourd'hui est capable de se guider par la seule lumière de sa raison. Finie ? Passée ? Depuis quand ? Hier ? Aujourd'hui ? Il ne nous le dit pas, mais il en est bien sûr, la barbarie n'existe plus, l'homme n'a plus besoin du frein des lois, et s'il y a encore des criminels c'est l'état social existant qui en est cause : abolissez les tribunaux, les lois qui nous régissent, il n'y en aura plus !

Ainsi, les Jack l'éventreur et les Vidal, tueurs de femmes, les Grandi, massacreurs d'enfants, les Monnier, bourreaux impitoyables et raffinés de leur fille et de leur sœur, les mères dénaturées dont les atrocités nous glacent d'horreur ; tous ces malfaiteurs dont les exploits remplissent les colonnes des journaux, c'est la société qui les fait tels, et si l'État était aboli ils deviendraient tous impeccables et parfaits !

A votre septicisme en la matière on répond : « Ceux-là ne comptent pas, ce sont des exceptions, des criminels nés, des dégénerés.... » N'en croyez rien ! N'en deplaise à Lombroso et à son école, je trouve qu'on fait un bien trop grand honneur à la nature humaine en arborant la théorie de la dégénérescence pour expliquer la criminalité ! Pas n'est besoin d'être dégénérés pour si peu !

Etaient-ce des dégénérés les spectateurs du cirque d'autrefois, jouissant avec extase à contempler des souffrances humaines ? Sont-ce des dégénérés les passionnés de courses de taureaux de nos jours, s'extasiant également devant le délicieux spectacle fourni par l'éventrement de malheureux chevaux dont les entrailles fumantes traînent à terre devant eux? Etaient-ce des dégénérés les propriétaires d'esclaves païens d'autrefois, les parquant dans les ergastules et les faisant marcher par le fer et par le feu? Etaient-ce des dégénérés les non moins cruels quoique chrétiens, propriétaires d'esclaves d'Amérique, vendant au marché leurs propres enfants pour peu que la mère fût esclave? Et tous les hommes, les femmes, les enfants, qui exploitent sans pitié, maltraitent, torturent de pauvres animaux, jusqu'aux dilettanti de vivisection, qui, même sans le prétexte de la science, infligent à de malheureuses bêtes des tortures inouïes, pour se donner le spectacle de leurs souffrances? — Ce ne sont pas des criminels, me direz-vous. Mais uniquement parceque les lois ont oublié de contempler leurs crimes ! La cruauté qui les fait commettre n'en existe pas moins ! Laissez cette cruauté libre de s'étaler au grand jour et vous me direz si la criminalité augmentera ou diminuera ! — Des dégénérés, ces êtres humains? Non pas, ceux-là sont au contraire les vrais représentants de la race, ceux qui en conservent le type primordial : les dégénérés c'est nous, les bons, nous qui avons oublié, dans la douceur d'une civilisation amollissante, la férocité qui faisait la force de nos ancêtres. N'appelle-t-on pas communément dégénérés les animaux domestiques qui subissent la loi de l'homme sans résistance?

Non, la nature humaine n'est pas bonne, et l'État une fois aboli nous ne retournerons pas aux délices d'un Paradis Ter-

restre. Gare à laisser l'instinct déchaîné! — Et même en admettant que le despotisme soit plus néfaste que la plus effrénée anarchie et que nous vivons en plein despotisme, — comme le prétend Tolstoï avec tous les anarchistes — quel besoin de tenter l'épreuve en tombant d'un excès dans l'autre? Pourquoi échapper à une erreur par l'erreur contraire? — Les lois sont mauvaises? Il faut les corriger. Il reste dans nos mœurs, nos usages, nos coutumes, des traces des barbaries anciennes? Il faut les éliminer. Mais pour faire cela il ne faut ni lancer des bombes et assassiner des innocents, ni, moins encore, comme le demande Tolstoï, abêtir les bons pour les rendre spectateurs inertes et passifs du mal qui se fait autour d'eux. Il faut au contraire leur enseigner à se défendre et l'enseigner à tous les opprimés; il faut instruire et éclairer les masses, leur apprendre leurs droits et leurs devoirs, les armer d'une force de résistance résolue et virile, sage et systématique: en un mot, élever un égoïsme conscient en face d'un autre égoïsme!

Ainsi, malgré le grand cœur qui l'inspire, la doctrine de Tolstoï me semble dangereuse et funeste à un double point de vue: comme piétiste et comme anarchiste.

Comme piétiste elle embrume la vie, la glace, la prive de tout ce qui pourrait l'embellir et l'égayer. L'art produit quelques fois un effet débilitant sur l'organisme moral, il prédispose l'homme à la volupté, à une langueur douce et molle? Supprimez l'art, jetez-lui l'anathème. L'amour peut descendre à la débauche, il attache l'homme à ses affections terrestres et le détache du souci de son âme? Supprimez l'amour, jetez-lui l'anathème. L'alcool à forte dose abrutit le buveur; le tabac fumé avec excès, a un effet dépriment sur l'organisme? Supprimez l'acool et le tabac. La nourriture grasse donne un aliment plus vif à la vitalité et par conséquent aux passions, elle exige en outre le sacrifice des animaux? Supprimez de votre table la viande et le poisson. Et il en est ainsi pour toutes choses, les renoncements se suivent sans trève, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une pauvre petite vie dénuée de tout plaisir. Mais d'un autre côté, dans sa qualité d'anarchiste, ces renoncements il ne les impose pas; il ne contraint pas même les voleurs à ne pas

voler, les assassins à ne pas assassiner, les débauchés à ne pas s'emparer de vive force des femmes et des filles des justes. Que peuvent faire ceux-ci pour se défendre? Tout au plus les supplier bien gentiment de les laisser tranquilles, et si on ne les écoute pas, supporter sans résistance l'offense et l'oppression.

Ainsi dans la société rêvée par Tolstoï les bons seraient toujours sacrifiés, les méchants toujours triomphants. Les premiers vivraient enfermés dans des bornes étroites, d'autant plus infranchissables qu'elles seraient gardées, non par des lois et des gendarmes, mais par la sentinelle toujours vigilante de la conscience, de la foi religieuse, du sentiment exagéré du devoir. Les seconds, au contraire, vivraient dans le monde au large, sans freins, sans aucune frontière à respecter, libres de satisfaire leurs passions et leur bon plaisir. Pour les premiers une sévérité sans bornes, pour les seconds une indulgence à toute épreuve.

La terrible logique dont Dumas le louait, pousse toujours l'apôtre russe à l'extrême et lui fait dépasser son but, en sorte que, même comme moralité, son action en devient inefficace et d'aucune valeur. Il demande des vertus si rigides, des héroïsmes si intransigeants, qu'il décourage les plus sincères bonnes volontés. Il a été souvent remarqué que les milieux d'austérité excessive et de médisance outrée sont favorables aux gens de mauvaises mœurs pour peu qu'ils gardent les apparences; leurs écarts se perdent dans la critique générale. Il en est ainsi toujours dans les cas de puritanisme à outrance: à force de réprouver les fautes les plus légères, les fautes graves perdent de leur importance et passent inaperçues; les vrais coupables se sentent en si bonne compagnie qu'ils n'ont garde de s'amender.

En voulez-vous un exemple? Tolstoï qui, dans la *Sonate à Kreutzer*, plaint les femmes de l'amour qu'elles inspirent, même à leurs maris, n'a pas un mot pour s'indigner des mauvais traitements qu'elles subissent dans un pays où le mougik, ce mougik qu'il aime tant, tient un fouet à la tête de son lit pour battre sa femme! Il laisse Gorki s'apitoyer sur le sort de ces

malheureuses, Gorki si humainement compatissant toujours!

Tolstoï aussi est compatissant, il est humain aussi, mais son humanité a des teintes métaphysiques qui le font paraître trop détaché, trop indifférent à nos souffrances. A force d'aimer également les bourreaux et les victimes, les oppresseurs et les opprimés, son amour ne nous satisfait plus. Mais Dieu me garde de dire du mal de ce noble vieillard dont l'âme est si belle et si pure qu'on voudrait l'adorer à genoux! Dieu me garde de méconnaître la grandeur heroïque avec laquelle il a entrepris son duel à mort avec le S. Synode de son pays, offrant aux coups sa poitrine découverte, désolé chaque fois que ces coups s'égarent sur ses lecteurs et ses disciples au lieu de le frapper directement. Si je combats sa doctrine c'est qu'en pleine conscience je la crois contraire à la marche en avant du progrès, je suis d'avis que sa réussite marquerait une réaction et des plus fatales et des plus dangereuses. Mais l'homme même je ne le combat pas, pour lui je n'ai qu'admiration et respect, l'admiration qu'il mérite surtout pour la sincérité de son apostolat, pour la droiture qui l'a fait se sacrifier tout le premier à ses convictions. Car, unissant l'exemple au précepte, il a abandonné la situation brillante que la destinée lui avait accordée pour aller vivre à la campagne, en paysan parmi les paysans, à y prêcher son Évangile, occupant son temps — ce temps précieux qui nous donnait des chefs d'œuvres — à confectionner des chaussures.

Mais qu'adviendrait-il si son exemple était suivi? Si les intelligences les mieux ornées, les plus propres à guider le timon des affaires, se retiraient à la campagne pour y confectionner des chaussures? Qui s'occuperait des affaires publiques et privées, des professions, qui tiendrait en main les rênes de l'État? Personne, dit Tolstoï, et l'État ne s'en porterait que mieux. Etrange aberration d'un grand esprit, fourvoyé par l'excès même de sa vertu!

Non, l'État ne s'en porterait pas mieux, car ces rênes tombées de mains à moitié habiles iraient dans d'autres mains moins habiles encore : il se trouverait bien toujours quelqu'un pour les ramasser. Et comme tout sacrifice volontaire présup-

pose un esprit supérieur, il arriverait ceci : que ceux qui se retireraient seraient les meilleurs représentants de la société, ceux qui prendraient leurs places seraient les pires, et la société n'y aurait gagné que d'être régimentée par les moins dignes de ses enfants.

Tout ceci n'échappe point à Tolstoï, il est bien trop intelligent pour ne pas voir des vérités aussi indiscutables. Mais il vous dit : « Marchez droit vers le but, toujours, sans regarder à droite ou à gauche, sans mesurer les sacrifices à faire le long de la route, même si vous êtes sûrs que le but ne sera jamais atteint ! » Ainsi que dans la *Sonate à Kreutzer* il reprochait à M^me^ Posdnicheff de trop se préoccuper du bonheur de ses enfants, il nous reprocherait sans doute de trop nous préoccuper du bonheur des peuples, quand il s'agit d'une chose bien plus intéressante : du salut de l'âme.

C'est bien pour cela que Tolstoï ne peut être accepté comme un vrai réformateur, pas plus que tous ses prédécesseurs à tendance religieuse. Savonarola, auquel il ressemble par tant de côtés, voulait aussi reconduire ses concitoyens à la pureté évangélique des mœurs, et cependant son influence fut néfaste à Florence et son succès l'eût été plus encore. Calvin aussi voulait retourner à l'Évangile, et Genève sous sa loi était à l'agonie. Il est vrai que Savonarola et Calvin n'avaient aucun scrupule à se servir de la force, de la violence même, pour imposer leurs doctrines et que Tolstoï au contraire défend toute violence. Mais le résultat est identique : ce sont ses disciples qu'il jette au martyre au lieu d'en faire des bourreaux.

Il est inévitable et logique que l'homme qui se part d'un concept religieux ne puisse jamais être un bon législateur, parce qu'il ne voit en cette existence terrestre qu'un passage entre deux éternités et ce passage lui semble si peu de chose qu'il ne peut pas s'en préoccuper outre mesure. Il laisse le compte ouvert et attend à solder la note après la mort. Aussi n'est-ce point par des prémisses ultra terrestres qu'on pourra jamais assurer le bonheur des habitants de la terre, au cours de leur existence même, considérée dans son ensemble ; et comme on ne pourra jamais prouver l'existence de Dieu par un traité

d'économie politique, on ne pourra également baser ce même traité d'économie politique sur le fait de l'existence de Dieu ou de l'éternité de l'âme. Les deux choses ne sont point nécessairement en conflit, elles n'ont pas besoin de se combattre, de se contrarier, elles peuvent marcher d'accord et s'entre-aider, mais elles ne se compénètrent jamais, parce qu'elles se dirigent vers deux buts différents. Le vrai législateur doit s'efforcer de faire obtenir à chacun ce qui lui est dû dans la limite de sa vie humaine, de rendre le sort des hommes heureux et meilleur ici-bas, de faire enfin triompher la justice, que le croyant sacrifie toujours à sa sœur cadette, la charité.

C'est pourquoi il advient que l'idéal du vrai réformateur est l'opposé de celui d'un Tolstoï.

Loin d'imposer à tous de durs renoncements qui rendraient le sort des privilégiés aussi peu enviable que celui des indigents de nos jours, son rêve est de faire asseoir au banquet de la vie tous les convives et de rendre ce banquet aussi riche, aussi succulent que possible. Loin d'imposer à tous le dur travail pour le pain, son rêve est d'en affranchir l'humanité entière en en rejetant le poids sur les forces de la nature, asservies par la science, et cette science il l'appelle, il l'invoque, comme sa protectrice, sa puissante alliée. Loin d'attaquer l'amour, le mariage et la famille, il en fait le pivot des sociétés futures, et pour que ce pivot soit plus solide et meilleur, il s'efforce d'aplanir le malentendu séculaire qui sépare l'homme et la femme pour en faire des amis, des alliés, des égaux, marchant d'un même pas vers un but commun. Loin enfin de proscrire le plaisir sous toutes ses formes, il les accepte toutes : plaisir moral, matériel, intellectuel et physique, car il aime voir l'homme agréablement occupé, et il ne lui demande qu'une chose : d'en user avec sagesse et modération.

Quelle est la route à suivre pour parvenir à de pareils résultat ?

Je vous répondrai avec les paroles de Tolstoï :

« Quand une personne vous demande son chemin il y a deux manières de le lui enseigner ; ou bien lui décrire chaque accident de la route en lui indiquant des points de repère, ou bien lui

indiquer simplement la direction générale vers un des points cardinaux, en s'orientant avec le soleil et les étoiles dont la position est invariable ».

Et il ajoute, après avoir expliqué pourquoi il préfère le dernier système :

« Bien que nous reconnaissions que le but est impossible à atteindre, le sentiment intérieur, la conscience, nous dit qu'il est le seul véritable, que nous devons le suivre et y conformer tous les actes de notre vie.»

On ne pourrait mieux dire.

Moi aussi je me bornerai donc à vous avoir indiqué le but à atteindre, sans vous en avoir, pour le moment, enseigné les moyens. Ce que je désirais seulement vous démontrer c'est que, malgré le prestige du nom, les mérites incontestables que nous nous plaisons tous à reconnaître en lui, et certaines apparences, ce but n'est pas celui que nous propose Tolstoï et que par conséquent la route à suivre n'est pas celle qu'il nous indique.

LES OEUVRES DE TOLSTOI

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

TOLSTOI (Le Comte Léon) est né à Tasnaïa-Poliana, Gouvernement de Toula en Russie, le 9 Septembre 1828.

La plupart de ses œuvres ont été traduites en plusieurs langues, notamment en français et en italien.

Voici une nomenclature à peu près complète des traductions françaises :

Chez Hachette :

	P.E.
La Guerre et la Paix. — Roman historique traduit par un Russe. 3 vol. Le volume.....	12
Anna Karenine.— Roman. 2 vol.....	12
Mes Souvenirs — 1 vol.	12
Les Cosaques. — Souvenirs du Siège de Sébastopol.....	4

Chez Charpentier et Fasquelle :

Plaisirs Vicieux — traduit par Halpérine-Kaminski, avec une préface d'Alexandre Dumas	14
Plaisirs cruels—même traducteur avec une préface de Charles Richet	14
La Vraie Vie—même traducteur.....	14

Chez PERRIN & Cie. :

Résurrection. — Roman traduit par T. de Wysewa. 1 vol.....	P.E. 14	Ivan l'Imbécile — 1 vol.....	P.E. 12
Katia.—Roman, traduit par le Comte d'Hauterive. 1 vol.....	12	Le Prince Nekhlioudow — 1 vol.....	12
A la Recherche du Bonheur — traduit par Halpérine. 1 vol.....	12	Le Chant du Cygne — 1 vol.....	12
Deux Générations.....	12	La Famine — 1 vol.....	14
La Mort — 1 vol.....	12	Le Salut est en vous — 1 vol.....	14
Mes Mémoires	12	L'Esprit Chrétien et le Patriotisme— 1 vol.	10
La Puissance des Ténèbres. — Drame en cinq actes. 1 vol.....	12	Les Evangiles — traduit par Wysewa et G. Art. 1 vol.....	14
Polikouchka — 1 vol.....	12	Les temps sont proches — brochure .	2
		Qu'est-ce que l'Art? — traduit par Wysewa. 1 vol.....	14

Chez PLON :

Contes et Fables — traduction Halpérine. 1 vol..... 14

Chez OLLENDORFF :

Imitations — 1 vol.....	P.E. 14	Qu'est-ce que l'Art? — 1 vol.....	8

Chez **P. V. Stock** paraît depuis quelques temps une édition définitive des *œuvres complètes* de Tolstoï.

La traduction est due à M. J. W. BIENSTOCK.

Elle est revisée et annotée par M. P. BIRUKOV, d'après les manuscrits originaux de l'auteur, conservés dans les archives de M. V. TCHERTKOW.

Cette édition, que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs, se vend à Alexandrie, 10 P.E. le volume. Trois volumes ont paru

On trouve d'ailleurs à la Librairie Stock les œuvres suivantes parues précédemment :

	P.E.		P.E.
Les Rayons de l'Aube — 1 vol.....	14	L'Ecole de Yasnaia-Poliana — traduction B. Tseytline et E. Jaubert. 1 vol.....	14
Paroles d'un Homme Libre — 1 vol..	14	La Liberté dans l'Ecole — traduction de B. Tseytline et E. Jaubert. 1 vol.	14
Sur la Question Sexuelle — broch...	4	Le Progrès et l'Instruction Publique en Russie — traduction B. Tseytline et E Jaubert. 1 vol.....	14
L'Unique Moyen — brochure.....	2	Pour les Enfants —traduc. B. Tseytline et E. Jaubert. 1 vol., édition de bibliothèque	14
Raison, Foi, Prière — brochure.....	2	Pour les Enfants — édition classique.	8
Lettres, I. — brochure.....	2	Que faire? — traduction Polonsky et Debesse. 1 vol.....	14
Le Carnet du Soldat — brochure....	2	Ce qu'il faut faire — traduction B. Tseytline et E. Jaubert. 1 vol...	14
Dernières Nouvelles — traduction E. Tsakny. 1 vol	14		
Les Décembristes—traduc. B.Tseytline et E. Jaubert. 1 vol.....	14		
Ma Confession — traduction Zoria. 1 vol	14		
La Puissance des Ténèbres — traduction Neyroud. 1 vol.....	12		
La Puissance des Ténèbres—traduction Pawlowsky et Mètènier. broch....	8		

Les traductions de ces ouvrages existent aussi en langue italienne.

On trouve tous les ouvrages de Tolstoï à la Librairie **L. Schuler**, à Alexandrie.

EMILE DUCLAUX

L'EDUCATION DES CELLULES (1)

Mesdemoiselles, vous m'avez demandé de traduire sous forme d'une conférence les sympathies que m'inspire votre jeune association, et j'ai choisi un sujet qui me permet de montrer à vos nombreux invités combien elle est peu la machine de guerre, l'engin féministe que le supposent quelques-uns qui ne vous connaissent pas, combien au contraire elle est une œuvre de paix, de concorde et d'harmonie : vous avez obéi, en la créant, à une sorte de loi naturelle.

Vous dites gentiment : Nous sommes des étudiantes ! Nous ne savons pas où nous conduiront les études que nous poursuivons avec des esprits et dans des directions très variées. L'avenir appartient à tous, précisément parce qu'il n'appartient à personne. En attendant, nous voici réunies pour un but commun. Nous étions isolées : nous appartenons non seulement à des religions différentes, mais aussi à des nationalités rivales et parfois ennemies. Nous voulons nous réunir pour apprendre à nous connaître, à nous aimer, à nous aider. Nous voulons goûter dans sa fleur ce sentiment qui fait que dans leur jeunesse, et tant que l'éducation ne les a pas faussés, les hommes sont frères. En d'autres termes, nous voulons former entre nous une société où règne un peu d'idéal, en attendant que l'autre, la grande, celle dans laquelle nous allons entrer, nous montre ses réalités.

Traduisons ces préoccupations dans le langage de l'histoire naturelle, nous trouvons ceci : Nous sommes des cellules embryonnaires, non encore différenciées ni rivales. Nous ne savons pas ce que nous deviendrons, ni la place que nous occuperons dans l'organisme complexe dont nous ferons partie,

(1) Conférence faite à l'Association des Étudiantes, à Paris.

mais nous sommes sûres de la remplir d'autant mieux que nous aurons pris en ce moment meilleure conscience de nous-mêmes et des autres. Le groupement peut nous y aider : groupons-nous en vue de notre instruction et de notre éducation.

Et voilà justement ma conférence. Personne ne doute que l'éducation des citoyens ne profite à l'État. Je voudrais transporter cette notion sur un autre terrain, et après vous avoir montré les bénéfices que chacun de nous peut tirer de l'éducation de ses cellules, vous faire voir en même temps comment la nature s'y prend pour réaliser ce perfectionnement. Quoique nous fassions, nous ne pouvons pas sortir de nous-mêmes. Les améliorations en apparence les plus immatérielles, dans le domaine intellectuel, dans le domaine moral, restent soumises à l'empire des lois naturelles, et en voyant celles-ci fonctionner sur un point où elles règlent tout, nous apprendrons à les mieux manier sur des questions où elles rencontrent parfois des forces antagonistes.

Éducation des cellules : ce mot eût beaucoup surpris, même les savants, il y a cent ans. On ne connaissait pas les cellules. On parlait alors de l'éducation de l'individu, envisagé comme l'ensemble plus ou moins harmonique d'une âme et d'un corps. On faisait de son mieux l'éducation de l'esprit. On ne dédaignait pas, comme aujourd'hui, l'éducation du corps. L'expérience, appliquée à ce dernier objet, où le progrès est plus visible que sur l'autre, avait même appris un certain nombre de notions, banales d'apparence, et pourtant précieuses. Ainsi on savait qu'on pouvait développer l'un quelconque des organes de la vie extérieure, l'un quelconque des sens, faire prédominer par exemple dans un athlète le système musculaire, le réfréner chez un jockey, aiguiser l'ouïe ou le sens du toucher chez un aveugle, l'œil chez le coloriste, etc. On savait aussi que chez l'homme en possession de toutes ses facultés, tout développement extrême donné à l'une d'elles entraîne presque fatalement le sommeil ou l'atrophie des autres. Bien rares sont ceux qui ont deux ou trois maîtrises, et cet antagonisme s'étend même aux choses de l'intelligence. Le sauvage, celui qui vit en pleine nature, où ses organes sont constamment en

fonction et en éveil, est, au regard de nous, un être supérieur. Mais, en devenant des sauvages dégénérés, nous avons pu développer notre esprit, et cette loi de balancement entre les divers développements dont nous sommes capables nous semble une loi naturelle. Enfin une dernière remarque, non la moins intéressante, bien qu'en apparence la plus banale, est que dans ces tentatives de perfectionnement dans des sens variés, nous n'avons rien vu surgir de nouveau. Nous n'avons fait pousser que des bourgeons préexistants, et les hommes qui nous apparaissent les plus exceptionnels ne diffèrent pas foncièrement de nous : ce sont seulement quelques-unes de nos facultés qui ont pris chez eux un développement exubérant. Comme nous sommes les plus nombreux et que par là nous faisons l'opinion, nous aurions le droit de les appeler des monstres, en empruntant le langage de l'histoire naturelle. Il est vrai que de leur côté, ils pourraient nous appeler des avortés, et qu'aucun tribunal ne pourrait trancher ce litige.

Toutes ces notions, ne l'oublions pas, n'existent que pour l'individu, envisagé dans les relations avec les individus qui l'entourent. Nous n'avons visé jusqu'ici que le développement des tissus et des organes de sa vie extérieure. Mais ces tissus, ces organes forment en lui autant de petites républiques qui sont spécialisées, puisqu'elles ont chacune sa fonction, et jusqu'à un certain point indépendantes, puisqu'elles peuvent se perfectionner isolément, bien qu'il en résulte, comme il est naturel, un peu d'oppression de la plus puissante sur les autres. Dès lors, nous sommes conduits à nous demander comment se réalisent ces perfectionnements si variés, et d'ordinaire contradictoires, d'organes et de fonctions. Il n'est plus question du perfectionnement de l'individu : c'est du développement harmonique ou anharmonique de ses éléments constitutifs qu'il s'agit. Quel est le mécanisme qui produit, maintient, ou détruit l'équilibre ? Si nous le connaissions bien, nous pourrions peut-être apprendre à le diriger, et renoncer sur ce point à l'empirisme qui a été jusqu'ici notre seul guide éducatif.

Chose singulière, le progrès sur ce point est venu d'un côté où il était tout à fait inattendu. Les organes de la vie de

relation nous semblaient, nous l'avons dit, les seuls perfectibles : ceux de la vie organique ou animale semblaient hors d'atteinte. Il n'est douceur ni violence qui ait prise sur un foie qui fonctionne mal ou sur un rein rebelle. Voilà pourtant que les travaux de M. Metchnikoff et de ses élèves nous ont révélé de ce côté une plasticité, une *éducabilité* au moins égale, sinon supérieure à celles de l'œil, de l'oreille ou du cerveau.

On connaissait depuis longtemps, dans le sang et les tissus, de petites cellules qu'on appelait *leucocytes*, et dont on ne savait guère les fonctions ni les propriétés. Cohnheim avait vu qu'elles jouaient un rôle dans l'inflammation, et qu'elles quittaient alors les vaisseaux sanguins de la partie enflammée pour se collecter dans les tissus et y amener cette rougeur, cette chaleur et cette tension que tout le monde connaît. Comme on en était alors à la médecine des symptômes, il en avait conclu qu'il fallait les empêcher de se réunir, de sortir des vaisseaux : c'était qu'il ignorait leur rôle. Metchnikoff a découvert que si elles se donnaient rendez-vous dans une blessure, autour d'un corps étranger, à l'endroit d'une inoculation microbienne, c'était pour y travailler au bien commun, pour y détruire les microbes en les englobant et en les digérant, pour y dissoudre ou pour y rendre inoffensifs, en les entourant d'une barrière protectrice, les corps étrangers, et que dès lors les retenir sur place, comme le faisaient Cohnheim et les médecins à sa dévotion, c'était comme si on enfermait dans leurs casernes les pompiers au moment des incendies ou les gendarmes en cas de désordre dans la rue.

Ces cellules ont donc une fonction, et par suite des organes pour la remplir; elles savent reconnaître à distance le point où elles peuvent être utiles. Elles ont des mouvements propres qui leur permettent d'arriver au but qu'elles se sont assigné. Elles ont des facultés digestives puissantes qui leur permettent de détruire des ennemis très variés, et toutes ces facultés sont modifiables chez elles. On peut les habituer à travailler plus vite et mieux. En inoculant à un animal, à l'état atténué, un microbe qui le tuerait vite, s'il était virulent, on prépare aux leucocytes de cet animal une victoire facile, qui leur apprend

la lutte avec cet ennemi, et les laisse plus aguerris contre lui, si bien qu'ils peuvent ensuite en triompher plus aisément lorsqu'il leur arrive en possession de toute sa virulence. Quand les leucocytes ont pris cette puissance d'attaque, on dit que l'individu qu'ils protègent est vacciné. Par contre, quand ils ont perdu ces facultés acquises, ce qui arrive avec le temps, ou quand ils sont déprimés par une maladie quelconque, physique ou morale, de l'organisme dont ils font partie, cet organisme redevient normal ou misérable. Il y a là une loi d'action et de réaction. L'organisme sain donne de sa vertu à son corps de police : débilité, il lui communique sa faiblesse. Mais sa vie n'est pas faite de repos et de paix. C'est au contraire l'oscillation incessante. Dans l'ensemble, la variation donc est le lot de tout être vivant, tant dans ses fonctions animales que dans ses fonctions de relation, et nous voyons une partie du mécanisme qu'il recèle.

Nous pouvons aller plus loin dans cette voie. Ce foie, cette rate, ces reins, que nous avions considérés plus haut comme hors de portée, parce que ces organes de la vie animale sont cachés dans la profondeur du corps, et ne subissent pas facilement les incitations extérieures, n'en sont pas moins différenciés de forme et de fonction, et par conséquent doivent avoir chacun sa combinaison de rouages. Ces différentes combinaisons doivent avoir à leur tour, en des points différents, leur région sensible, celle où le plus petit obstacle arrête le fonctionnement de la machine. L'équivalent du grain de poussière qui arrête une montre, du grain de limaille qui arrête une locomotive, c'est, lorsqu'il s'agit de l'organisme délicat d'une cellule ou d'un ensemble de cellules réunies en tissu, c'est le poison, la toxine. Chaque organe doit avoir la sienne : il n'est que de la trouver. Un fait bien interprété a conduit dans cet ordre d'idées à une sorte de méthode générale, si bien qu'on peut aujourd'hui agir isolément sur le foie, sur la rate, sur tel ou tel groupe de cellules de l'individu, éteindre leur activité sur place par des doses convenables de toxine, l'exalter avec des doses plus faibles, bref, commander dans une certaine mesure à leur fonctionnement, bien mieux qu'on ne le

fait par l'éducation pour les organes des sens ou les cellules du cerveau.

L'organisme nous apparaît donc comme une fédération de cantons indépendants et ayant chacun ses lois. Rien n'est plus éloigné de l'ancienne conception qui voyait dans l'homme un corps, régi par une âme.

Et ici tout de suite une question se pose. Pourquoi réussissons-nous aussi vite sur des cellules d'apparence si peu éducable, tandis que tout progrès est lent sur les cellules du cerveau et de la vie de relation. On ne peut arguer de la différence des travaux demandés, et dire que les efforts qu'on exige du cerveau sont très divers, tandis qu'on ne demande au foie que de retarder ou d'activer sa fonction, car ce qu'on demande au foie est aussi ce qu'on demande au muscle ou à l'oreille, lentement éducables tous deux. La seule raison qui nous apparaisse de cette différence dans le résultat de notre intervention est que, dans le cas où nous réussissons le plus vite, nous faisons agir des forces *spécifiques*. Ce n'est pas avec du vaccin du rouget que nous donnons l'immunité contre la maladie du charbon, ni avec de la toxine diphtérique que nous atteignons les cellules du foie: nos vaccins, comme nos toxines, sont spécifiques. Qu'arriverait-il dès lors si dans l'éducation de notre cerveau ou des organes de nos sens, au lieu de nous abandonner à l'empirisme et d'élever nos enfants comme nous avons été élevés, nous cherchions aussi des moyens *spécifiques*. Sans doute ils ne feraient pas sortir du cerveau des facultés qui n'y sont pas, mais ils pourraient développer plus rapidement celles qui y existent.

Quoi qu'il en soit sur ce point, nous découvrons que toutes nos cellules sont éducables, éducables par des moyens que nous pouvons combiner, et éducables asssi par des moyens naturels, car il est telle maladie bénigne qui peut conférer les mêmes propriétés qu'une vaccination ou une intoxication volontaire. Nous voilà donc conduits à admettre que sous une certaine uniformité apparente, il *doit* y avoir des individus très divers, encore plus divers que nous ne pouvions nous le figurer avant toutes ces notions sur l'éducation des cellules. Et à cela nous pouvons ajouter que chacun de nous n'est jamais non plus sem-

blable à lui-même, et subit un perpétuel renouvellement. Chaque digestion, par exemple, étant dans une certaine mesure une intoxication, change l'homme qui la fait ou qui la subit, et l'unité de notre vie, s'il y en a une, se poursuit au travers de perpétuels changements non seulement de matière, mais encore de propriétés.

En d'autres termes, chacun de nous peut se mouvoir sur les degrés d'une échelle, et s'y tenir plus ou moins haut. S'il en est bien ainsi, une question intéressante se pose: à quel niveau sommes-nous d'ordinaire, et à quel niveau se tient la société que nous formons? Il est facile de voir que ce niveau est moyen. Sur beaucoup de points que l'expérience révèle comme accessibles à l'effort, nous nous sommes fiés à la nature, et la nature, quand on l'abandonne à elle-même, ne fournit que des produits moyens, dans la formation desquels il y a balance entre les influences utiles et les influences fâcheuses. Sur les points sur lesquels nous sommes intervenus, sur l'éducation des organes des sens, par exemple, il est trop clair qu'on peut rêver des yeux, des oreilles, des muscles meilleurs que les nôtres. Enfin, dans notre éducation cérébrale, celle que nous mettons au-dessus des autres, nous avons contrarié la nature au lieu de l'aider. La nature aime et crée la diversité. Elle clame, par une infinité d'exemples, que tous ses enfants, animaux et végétaux, se rapprochent ou se recherchent en raison non de leurs ressemblances, mais de leurs différences. L'homme n'a besoin que de son dissemblable, et le principe d'une société est que chacun ait besoin de tous les autres. Eh bien, quand il s'agit de l'éducation de l'esprit, notre rêve constant est de remplacer les moules divers que la nature nous prépare par deux ou trois moules conventionnels, moyens eux aussi, dans lesquels nous essayons de couler toutes les intelligences, et ceux qui, plus tard, percent dans la vie, y montrent de l'originalité et s'y font un nom, se recrutent de préférence parmi ceux qui ont échappé à ces influences stérilisantes des premières années. Mais les autres en gardent l'empreinte, et de ce côté-là, par conséquent, comme des autres, le niveau

moyen est très moyen, et on peut rêver une humanité supérieure à celle qui s'incarne temporairement en nous.

Comment faire pour la préparer. Un peu ce que vous faites, mesdemoiselles. Car vous avez obéi instinctivement à quelques-unes des lois que je viens de poser avec le pédantisme que comporte une conférence. Vous ne craignez pas la diversité des esprits dans votre association, et vous avez raison : elle est un principe de développement et de force. Vous prétendez tempérer par la fraternité ce qu'elle peut avoir de dissolvant, et dans ce joli local, où tout vous parle de paix, vous apportez pourtant la secrète ambition de créer en vous des femmes nouvelles, ce qui veut dire simplement que vous croyez que de ce côté un progrès est possible, et qu'il y a, dans l'échelle dont je parlais tout à l'heure, un échelon plus haut que celui auquel vous vous êtes tenues jusqu'ici. C'est là-dessus que je viens vous dire : vaccinez pour cela vos corps et vos esprits, faites l'éducation harmonique de toutes vos cellules, laissez se développer en liberté les fleurs délicates et variées que vous portez en vous. Tâchez, au lieu de chercher à vous ressembler, d'être aussi différentes que possible les unes des autres pour avoir intérêt et plaisir à vous rassembler, et vous verrez que la forme restant la même, un monde nouveau apparaîtra en vous et par vous.

SYLLABUS DES COURS

Programma del Corso di Sociologia. - Avv. Guarnotta.

I. Parte Generale.

1° Scuole filosofiche prevalenti nei secoli XVIII e XIX.

2° Concetti generali della Sociologia. — Suoi principii fondamentali. — Augusto Comte. — Herbert Spencer. — Studio critico delle due scuole.

3° Il positivismo sociale. — L'evoluzione sociale.

4° I precursori della teoria del progresso. — Macchiavelli — Vico — Montesquieu — Voltaire — ecc.

5° Parallelo tra il processo biologico ed il processo sociologico.

II. Parte Speciale.

1° L'uomo studiato nella graduale formazione della sua coscienza.—Le idee primitive. — La morte. — La risurrezione. — Sulla origine delle credenze nel sovrannaturale. — Origine delle religioni.

2° Le relazioni domestiche e le prime relazioni fra i sessi. — Esogamia — Endogamia — Promiscuità — Poliandria — Poliginia — Monogamia — Prostituzione.

3° La famiglia.

4° Modo di formarsi delle prime società. — Differenziazione — Integrazione sociale — Ambiente — Eredità — Lotta per l'esistenza.

5° Modo di svilupparsi delle società e loro funzioni. — Matriarchia — Patriarchia.

CHRONIQUE

Martedi 18 Novembre:

Il signor RAMPIN, di Tanta, ha dato, la sera del 18 Novembre, l'annunziata conferenza sugli scioperi nel nuovo indirizzo operaio. — Il soggetto trattato dal signor Rampin era veramente d'attualità, e di vivo interesse. — Il valente oratore dimostrò, nell'esposizione delle sue idee, una conoscenza profonda dell'argomento. — Egli cominciò con un breve cenno storico sugli scioperi; ne ricercò le cause; ne studiò l'opportunità. Non favorevole a tale mezzo di rivendicazione, l'oratore preconizzò, quale soluzione tendente al benessere della classe lavoratrice, la partecipazione agli utili da parte degli operai, e, consecutivamente, la cooperazione, da prima frazionata, poi su vasta scala, fondata col capitale risparmiato dell'operaio stesso. —

Il Signor Rampin espose chiaramente e brillantemente le sue opinioni sull'argomento. La sua conferenza fece conoscere uno degli aspetti della dottrina liberale in senso economico. E dico: uno degli aspetti, perchè non tutti gli economisti liberali partendo dalle stesse idee del signor Rampin nel considerare l'origine e la missione del capitale, è logico che le loro conseguenze, dal punto di vista pratico, debbano essere diverse dalle sue. — Ma è appunto dall'esposizione delle opinioni personali di ogni oratore che esce la discussione, e dalla discussione la luce: così ha fatto buona opera il signor Rampin con la sua dotta conferenza che, ci auguriamo, non sarà l'unica. —

Mercredi 3 Décembre:

Alexandrie ancienne au point de vue historique et topographique, par M. ALEXANDRE DE ZOGHEB.

Nous publierons cette conférence dans un de nos prochains numéros.

Sabato 6 Dicembre:

Avv. Guarnotta: Prolusione al Corso di Sociologia.

Il conferenziere esordisce colla scuola filosofica prevalente nello spazio di tempo che corre dall'ultima metà del secolo XVIII alla prima del secolo XIX, fondata sulla dottrina dell'ottimismo ed avente a capo-scuola Federico Bastiat, accennando alle varie teorie che costituivano il fondo della dottrina, teorie per le quali tutti i fenomeni della vita venivano giustificati e con essi anche quelli che costituiscono i momenti più dolorosi. La dottrina si rifugiava nel concetto della suprema volontà divina, dalla quale si emanavano attraverso i secoli il bene ed il male. Fa la rassegna dei principali seguaci della scuola: fra altri, Bossuet, Herder, Ballanche, i quali, egli dice, pur movendo dal presupposto teologico, tuttavia servirono d'impronta ad una filosofia della storia che con Schelling, Hegel e Buchen spiega con lo stesso sistema ottimistico, i destini della umanità. Ed a questo punto, parlando del filosofo girondino Condorcet, dice che alla base di questa scuola non è equo criticarlo nel suo supposto della possibilità di prolungare la vita all'infinito. Tale scuola, del resto, non ha neanche il pregio della novità, poichè fu posta a base dello sviluppo del secondo periodo della civiltà greca; e l'oratore accenna al Fedone di Platone, nel quale Socrate, in mezzo alle ingiustizie degli uomini ed al disordine delle cose terrene, sa consolarsi in quest'ordine di idee, a cui egli attinge le supreme ragioni della sua fede in una volontà divina, il cui còmpito finale è volto al trionfo del bene.

Come contrapposto a questa scuola, che in Germania avea avuto il contributo, fra altri, di due grandi ingegni, Kant e Hegel, sorge in quella stessa Germania, che pareva non dovesse prestarle fecondo terreno, la scuola del pessimismo con tutte le fatalità della filosofia buddistica.

L'oratore chiama, la scuola del pessimismo, il temporaneo trionfo delle teoriche della disperazione; scuola che fu preceduta, nel suo sviluppo in Italia, da Leopardi, che fu il poeta del dolore,

e che nei suoi canti lo eternò col mirabile verso e colla seduzione del canto, e fu seguìta in Russia come risorsa di un popolo gemente, erigendola a base della sua riforma. Accenna al principale capo-scuola Schopenhauer e fa una minuziosa rassegna delle sue dottrine filosofiche sviluppate dal Fraemstad, Taubert e dal Bausen, i quali arrivarono a scoprire che il male costituiva la legge tragica del mondo. Esamina che cos'è la vita per lo Schopenhauer, la quale è tutta limitata in un sillogismo: vivere è volere — volere è dolore — vita dunque è sinonimo di dolore. Parla anche di Hartman, il quale, continuando sulla via tracciata dallo Schopenhauer, ne sviluppò, con nuovi criteri, la teoria fondamentale, avvertendo che ciò che lo Schopenhauer chiamava *volontà*, Hartman chiama *l'inconscio*, e facendo una rapida rassegna delle teorie di quest'ultimo, teorie le quali pongono, a base di ogni attività, due stimoli, la fame e l'amore, i quali ultimi si risolvono in dolore. Questa scuola, prosegue l'oratore, la quale emanava da una filosofia opprimente, doveva recare una triste impronta nel secolo lungo il quale, come risulta dalle statistiche, aumentò la degenerazione morale. Basti, egli dice, fare il paragone fra il sistema seguito dal Saint-Simon, da Owen, da Fourier, con quello del Lassalle, del Marx e del Bakounine. Fra queste due correnti, così contrarie e sviate per la falsa impostazione dei presupposti ai quali mancava la sicurezza dei dati positivi, ci doveva essere il posto per una nuova scuola, fondata su criteri più razionali e per la quale i fenomeni della vita sociale come tutti i fenomeni della vita fisica, dovevano trovarsi soggetti alla legge assoluta della conseguenzialità. *Nihil ex nihilo!*

È la nuova scuola, dell'evoluzione e del positivismo, quella che l'oratore seguirà nello studio ulteriore dei fenomeni sociali.

La splendida conferenza dell'avvocato Guarnotta, seguìta dal numeroso uditorio con viva attenzione, fu coronata da un lungo e caloroso e unanime applauso.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ POPULAIRE LIBRE

Liste des Donateurs

Aghion Claude.
Aghion Maurice.
Ascer N.
Bourgeois F.
Bensilum S.
Balboni A.
Biondo Salvatore, Editore, Milano.
Barbera G., Editore, Firenze.
Cattaui Elie.
Coudere Prof.
Camerini G.
Camerini Dr R.
Canivet R. G.
Carle J. M.
Cammeo E. S.
Cipollaro Bey.
Danon J.
Enger G.
Franco J.
Fischer Max.
Frisina Francesco.
Fenoaltea Dr A.
Giusti Raff., Editore, Livorno.
Hamon, de Paris.
Levi Mme Vve D.
Lynn Capt.
Menasce Alfred de
Norsa G.
Nourrisson Mme V.
Nahman Aslan.
Piha M.
Pegna Enrico.
Poilay Bey.
Ralli Georges.
Ravelli G.
Siderato.
Schuler L.
Sierra Dr
Sinano Christian.
Société Archéologique d'Alexandrie.
Terni Enrico.
Unione Tipografico-Editrice, Torino e Napoli.
Dr Valensin.
Ventura B.
Voïvodich S.
Voronoff Dr, du Caire.
Weber.

Bulletin Bibliographique

Nous avons reçu:

LA COOPÉRATION DES IDÉES. — Revue mensuelle d'Education Sociale. — Paris: 157, Faubourg St. Antoine.

Voici le sommaire du numéro du 1er Décembre:

Gabriel Séaille: Pourquoi les Dogmes ne renaissent pas (1re conférence). — Alfred Naquet: La Patrie. — Les Université Populaires. — Correspondance, etc., etc.

Cette revue parait tous les mois sous la Direction de Mr. G. Deherme.

Le prix de l'abonnement pour l'Egypte est de 4 frs. par an.

Pour s'abonner on peut s'adresser au secrétariat de l'Université Populaire.

* * *

L'EUROPÉEN. — Courrier international hebdomadaire, 24, Rue Dauphine, Paris. — Egypte: un an, 15 frs.; six mois, 8 frs.

Sommaire du N. 52:

Frédéric Passy: L'union interparlamentaire, la question de la réduction des armements et l'origine de la Conférence de la Haye. — *Informations:* de Moscou, de Kieff, de Rome, de Djibouti, de Kristiania, de Gothembourg. — Albert Métin: Bulletin politique. — *Echos:* Déclarations de M. Mikhaïlovsky; pour visiter les usines d'Essen; le servage en Nouvelle-Calédonie; un dicton sur Balzac; les prix Nobel; le mauvais sort de Mascagni, etc. — Henry-D. Davray: Souvenirs sur M. Krupp à Capri. — H. Louis Israëls: Lettre des Pays-Bas. — Nesvoy: L'alliance franco-russe. — Une enquête sur l'influence allemande. — *Allemagne:* Contre les socialistes. — *Italie:* Le divorce; une entrevue avec M. Gianturco. — *Etats-Unis:* Politique économique. — Art: Le concours d'enseignes, par Virgile Josz. — Revue des revues.

On s'abonne à la librairie L. Schuler, Rue Cherif Pacha, à Alexandrie.

* * *

LA NOUVELLE REVUE D'EGYPTE .— Voici le sommaire du numéro de Décembre de cette publication qui va entrer dans sa quatrième année et qui mérite les encouragements et la sympathie de tous ceux qui aiment la littérature:

L'Etau, Roger Laureski. — Les Penseurs, Louis Estève — Dans Saturne, Jean Bach-Sïsley. — Hommage (poésie), Emile Bernard. — Tu vas mettre.... (poésie), Lous Fleri. — Cri d'Amour (poésie), Lotus. — A propos d'un article. Un Alexandrin. — Lettre ouverte à Satan, Frank Stockœ. — Première Communion à l'Infini, E. Bernard. — Lettre à la petite Egyptienne Bleue, Paul Yaki. — Revue de Livres, J. R. — La Saison Théatrale, F. B. — Son Petit Ami, L. Relyf. — Monsieur Cogordan, F. B. — Notes. — Table des Matières.

Le prix de l'Abonnement est de P.T. 20 par an.

TYPO-LITHOGRAPHIE V. PENASSON — ALEXANDRIE.

DROGUERIE MAX FISCHER

ALEXANDRIE, Rue Chérif Pacha

Travaux Photographiques pour Amateurs

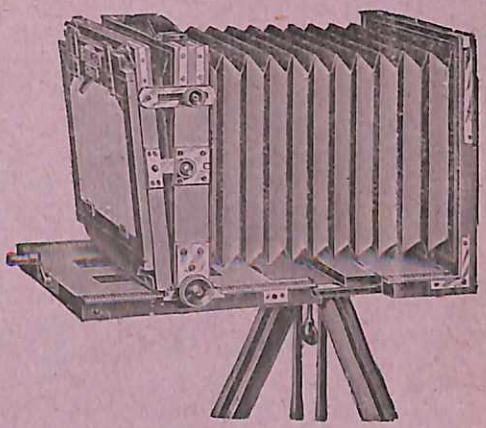
sur papiers brillants, mat et au bromure

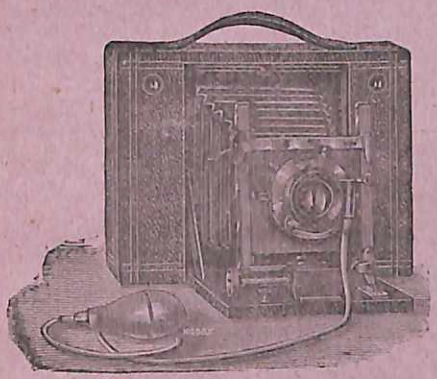
Développement

Retouche

Agrandissements

Réparations d'Appareils





Encadrements

APPAREILS:

Kodak, Rochester, Goerz

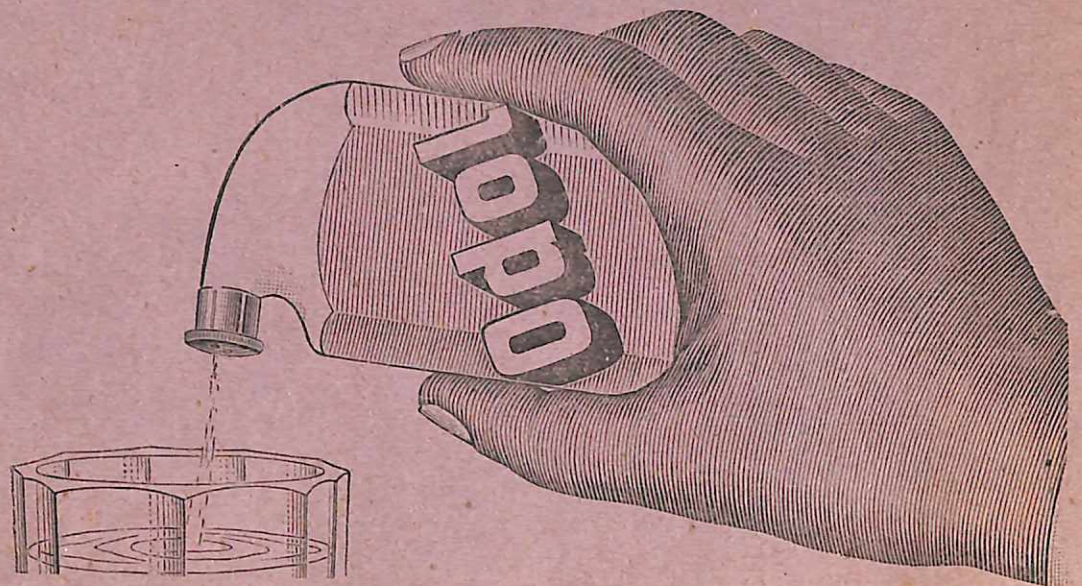
GRAND ASSORTIMENT D'ACCESSOIRES

pour photographie

PAPIER AU BROMURE N. P. G. — PLAQUES ILFORD & LUMIÈRE

Produits et Tabloids Photographiques

Max Fischer

Agent Général pour l'Egypte

EN VENTE PARTOUT